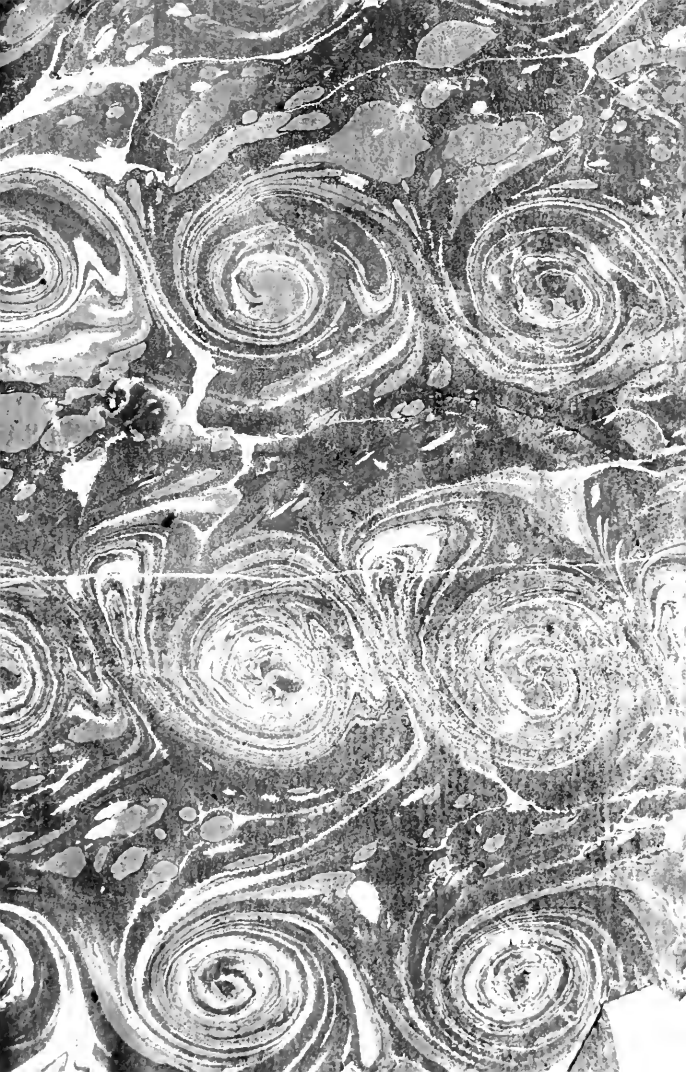




1, RUE 3^e ARCADE DES ARTS
PARIS VI^e

JUL 1 1967

Universität
BIBLIOTHECA
Osnabrück



Recht Speise

244

61

Boll. spec.

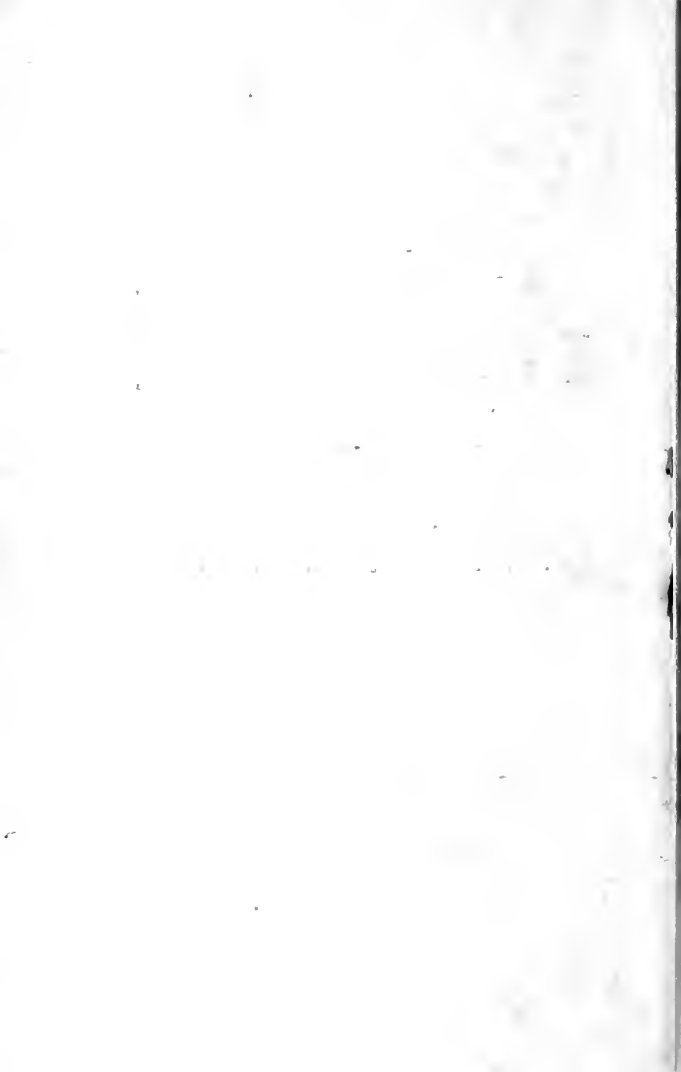


D U

BONHEUR

D E

LA VIE.



D U
BONHEUR
D E
LA VIE.

Summum bonum est , animus fortuita def-
piciens virtute lætus.

SENECÆ , *de Vita beata* , cap. 4. n. 618.



A L A H A Y E.

M. DCC. LIV.



BJ

1482

G4

1754



*A MONSIEUR ****



ONSIEUR,

*Ce n'est ni le vil intérêt ,
ni une basse flatterie qui me
portent à vous adresser cette
foible production de mon lent*

a iij

vj E P I T R E.

Et tardif génie ; le seul avantage que je me propose tirer de mon entreprise, est simplement de pouvoir dire avec une entière satisfaction , qu'en vous le consacrant je rends ici un hommage , que je dois à la vertu ; cet hommage est d'autant plus légitime , MONSIEUR , que cette vertu dont quelques-uns comment à goûter les charmes & les attraits , est le fruit de vos veilles & de vos pénibles travaux ; vous l'avez tirée du sombre & ténébreux cahos où les mœurs déréglées l'avoient ensevelie ; par le secours de la Divinité de qui vous avez

E P I T R E vij

emprunté son sublime langage & son esprit de vérité, vous nous en avez découvert la véritable & solide beauté, l'éclat & la splendeur dont elle est environnée; & par la sagesse de vos maximes, l'excellence, & la force de vos préceptes, vous nous avez en quelque sorte contraints à lui restituer un encens que le vice jusqu'ici lui avoit entièrement usurpé. C'est enfin un témoignage que l'équité doit à vos généreux efforts, d'avoir forcé tant de funestes obstacles, pour la rappeler de son exil sur ces bords infortunés. Et en dépit de la ja-

viii E P I T R E.

*louse envie, j'admirerai sans
cesse avec la postérité ces im-
mortels écrits où brillent à la
fois ce génie, cette probité,
cette sagesse, & en un mot,
cette excellente morale qu'au-
trefois ces illustres Grecs,
Socrate, Aristippe, Platon &
Aristote dictoient à leur pa-
trie ravie, étonnée; & c'est
comme à l'émule de ces grands
hommes, que je trouverai
toute ma vie un plaisir indi-
cible à me dire avec l'attache-
ment le plus respectueux,*

MONSIEUR;

Votre très-humble & très-
obeissant serviteur,
GLENAT E. de la M.

AVANT-PROPOS

LA carrière dans laquelle j'entre ici , ne m'offre de toutes parts que des ronces & des épines. Vouloir faire des efforts pour persuader que la vertu & la sagesse peuvent nous rendre heureux, c'est, à mon avis, une entreprise qui ne peut être que d'un très-difficile succès , surtout dans un siècle où les vices me paroissent le parti dominant. Mais enfin , il n'y a point de règle si sévère qui ne souffre des exceptions ; c'est pour-quoi je me flatte de trouver

x *AVANT-PROPOS.*

dans le particulier quelques applaudissemens ; je ne dis pas pour mon Ouvrage , mais pour la pureté de l'intention qui me le fait entreprendre.

Les simples lumieres naturelles leur ont suffi pour appercevoir que ces merveilles qui frappent la vûe & l'imagination , les Cieux , le Soleil , la Lune , les Astres , la Terre , les Mers , cette succession annuelle des Saisons , qui tour à tour produisent leurs avantages particuliers , n'ont été formés que pour notre bonheur.

AVANT-PROPOS. xj

Ils ont fait plus : ils nous ont enseigné le juste choix des moyens propres pour user avec avantage de ces mêmes biens , & nous en faire des instrumens de félicité.

Ces moyens ne sont autres que de nous rendre attentifs aux devoirs que la raison nous impose ; or , cette attention est l'emploi de la sagesse qui doit nous y faire veiller ; & cette sagesse est justement le fruit de la morale que nous enseignent ces mêmes Philosophes.

Ainsi , en marchant sur

xij *AVANT-PROPOS.*

leurs traces , nous nous trouverons insensiblement munis de cette sagesse , qui nous procurera les plus grands biens de la vie ; je veux dire la vertu : en nous rendant exacts à écouter la raison , elle arrêtera le torrent impétueux de nos passions , & ainsi nous rendra paisibles possesseurs d'une félicité que nuls besoins incommodes n'altéreront jamais.

Rien n'approche de plus près de la Divinité qu'un homme sans besoins , disoit le grand Socrate. En effet , quand on fait tempérer ses passions,

AVANT-PROPOS. xiiij

passions, comme ce Philosophe pouvoit le faire, il est aisé de tenir un pareil langage. La continence, la sobriété, la modestie avec laquelle il vivoit, étoient pour lui des trésors inépuisables. Dégagé de tout luxe & de tout faste, on lui entendoit toujours dire, que l'or & la pourpre étoient plutôt des ornemens de théâtre que des choses nécessaires à la vie. Ce sentiment étoit si fort inculqué dans son esprit, qu'on l'a vu refuser constamment les secours pécuniaires que lui offroient ses amis dans

xiv *AVANT-PROPOS.*

son indigence , alléguant que la facilité avec laquelle il se nourrissoit, le mettoit à même de tout , ajoutant qu'un homme qui mangeoit avec plaisir n'avoit pas besoin d'assaisonnement , & que celui qui bûvoit avec satisfaction n'attendoit pas qu'on lui allât chercher de verre. D'ailleurs il regardoit les grandeurs & les richesses, comme l'écueil redoutable de la vertu , qui ne produisoit que des maux, & des désordres infinis dans le monde.

Il est vrai que sans s'arrêter à ce que nous dit ce

AVANT-PROPOS. xv

Philosophe là-dessus, & que n'ayant recours qu'à la seule expérience, elle nous suffit pour nous convaincre de cette dernière opinion. Car, il faut convenir que la vertu se trouve rarement avec les richesses. Au contraire, à leur suite marche presque toujours l'inséparable orgueil, qui nous aveugle sur nos passions & nos désordres; source fatale de l'inhumanité: il nous jette dans ce lâche & ignorant mépris pour ceux que nous croyons malheureux, pour n'avoir pas les vices que nous procure presque toujours la

xvj *AVANT-PROPOS.*

possession dangereuse des richesses. Ce n'est pas cependant qu'il ne puisse se trouver des Riches respectables par leurs mœurs , & qui soient des modeles de vertu ; (c'est une opinion sur laquelle je dois me rendre.) Mais , ceux-là ne possèdent les richesses que pour soulager l'indigent , soit pour tirer la vertu de l'oppression , soit respectivement à la simple qualité d'humain, qu'ils envisagent dans chacun de leurs semblables. Car comme dit fort bien un célèbre Auteur moderne : » L'excédent de nos

AVANT-PROPOS. xvij

» besoins est l'appanage
» des pauvres. » Mais, où
voit-on de ces ames-
là ? Il en est bien peu :
& dans le petit nombre,
je n'en connois que trois
qui soient pénétrés de la
vérité de cette maxime. Le
premier, à la perfection &
à la solidité de sa morale,
réunit encore des mœurs
qui ne méritent pas moins
notre admiration ; azile as-
sûré des malheureux ; con-
solateur des affligés ; pro-
tecteur du foible & du pu-
pile ; il ne cherche sa féli-
cité que dans le nombre de
ses bienfaits ; & enfin par la

xviii *AVANT-PROPOS.*
pratique la plus admirable ,
nous confirme ce qu'il est
véritablement dans la théo-
rie. Le second, dans la dis-
tinction d'un rang & d'une
fortune élevée , n'en jouit
que pour se rendre le
bienfaiteur d'une multitude
d'infortunés. Le troisieme ,
joint à l'avantage des ri-
chesses , celui d'avoir de
profondes connoissances
dans notre Jurisprudence ;
l'un & l'autre ne lui servent
qu'à procurer le repos &
la tranquillité des familles,
& à soulager le pauvre or-
phelin dans son oppres-
sion, en prenant généreu-

AVANT-PROPOS. **xix**
fement sa défense. Ce sont
de ces faits rares ; mais
vrais , puisque mon expé-
rience m'en a convaincu ;
mais aussi je les regarde
comme des phénomènes, à
la vûe desquels je ne puis
m'empêcher d'être surpris.

Il faut donc avouer que
ce n'est point au faîte des
grandeurs & des dignités ,
ni en un môt dans le sein
de l'opulence que réside or-
dinairement le vrai Bon-
heur ; une vie privée & la-
borieuse , fera plutôt l'en-
droit où il fixera son sé-
jour ; car, si nous en croyons
l'Auteur que j'ai déjà cité,

xx AVANT-PROPOS.

» l'air qui circule terre à
» terre est propre à la plû-
» part des hommes ; mais
» celui qu'on respire sur les
» hauteurs porté au cœur ,
» & fait tourner la tête ».

D'ailleurs , comme l'a
fort bien remarqué Sene-
que*, » La Divinité ne pou-
» voit mieux avilir ni dé-
» grader ces richesses tant
» recherchées , qu'en les
» faisant l'appanage ordi-
» naire des scélérats , & les
» refusant presque toujours
» au plus gens de bien ».

* Nullo modo magis Deus concu-
pita traducere , quàm si illa ad tur-
pissimos defert , ab optimis abigit.
Senec.

AVANT-PROPOS. xxj

Ainsi, si nous voulons suivre la réflexion de ce Philosophe , nous verrons que l'homme vertueux peut difficilement parvenir à ce degré de fortune où nous voions une infinité de ces scélérats. Sa pente naturelle pour le bien , son amour pour la justice , lui fait mépriser des moïens qui ne peuvent convenir qu'à ces ames coupables qui ont éteint en eux tous sentimens d'honneur & d'humanité. Cette souplesse basse & vile qu'il faut avoir dans la fréquentation des gens de qui dé-

xxij *AVANT-PROPOS.*

pend le succès de cette fortune lui est entièrement inconnue ; » Ce sont-là néanmoins les talens essentiels , dit le même Auteur , sans lesquels on reste en chemin. »

Ces talens manquent à l'homme vertueux ; il est donc constant que la vertu ne peut se trouver que très-difficilement dans les richesses, & conséquemment notre Bonheur , puisque , suivant Socrate , Platon , Aristote , Zénon & Sénèque , cette vertu seule peut nous rendre heureux ; or , si nous voulons la

AVANT-PROPOS. xxiiij.

posséder , ne nous amusons point à la chercher parmi l'éclat de la pourpre ; le Palais qu'elle habite est situé dans une Isle escarpée & inaccessible aux vices ; le faste & l'orgueil en sont exilés ; les Génies qui en gardent l'entrée , ne permettent qu'à la seule Sagesse d'y pénétrer. Si donc nous voulons être heureux , n'oublions rien pour l'acquérir cette Sagesse ; nous verrons alors si nous la possédons , que bien loin de desirer des biens , aussi fragiles & aussi périssables que ceux de la fortune , nous

xxiv *AVANT-PROPOS.*
n'ambitionnerons au contraire que la possession de cette vertu , qui peut seule nous procurer cette félicité ; & ennemis , enfin , déclarés de tout excès , nous mettrons un frein à nos passions : & nous en rendant ainsi les maîtres , nous deviendrons inmanquablement les arbitres souverains de notre Bonheur.




D. U

BONHEUR DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

La beauté & l'immensité des Ouvrages de la Divinité nous prouvent, que nous sommes faits pour être heureux. Elle nous a donné une sagesse & une modération pour sçavoir nous les rendre utiles & profitables.

 A recherche du souverain Bonheur a souvent excité l'émulation des Philosophes. Plusieurs parmi les

A

Anciens ont écrit sur ce sujet. Chez les Grecs, les Pindare, les Echine, les Zenon, les Platon, les Aristote. Le premier le fit consister dans la santé ; le second, dans le sommeil ; & les trois derniers l'ont fait résider dans la seule sagesse. L'Histoire fait encore mention du sçavant Epicure & de la nombreuse Secte des Stoïciens. L'un mettoit tout le bonheur de l'homme à vivre dans le repos sans douleur ; il vivoit lui-même dans un entier éloignement des plaisirs sensibles. Les autres disoient que la béatitude étoit un bien , qui devoit se trouver en nous , s'acquérir sans peine, & se conserver sans crainte. Une conscience pure , un mépris souverain des richesses , un dégagement entier des passions , une patience invincible à souffrir les

maux
étoient
lesquels
béné
V
mon
bien
de
con
ter
hon
de
de
bu
v
l

maux qu'on ne peut éviter ; étoient comme les colonnes sur lesquelles devoit s'établir cette béatitude.

Voici , comme vous voiez , mon cher Stefidore , une variété bien grande dans les sentimens de ces Philosophes. Il est par conséquent assez difficile de porter son suffrage après de pareils hommes. Quoi qu'il en soit, aidé de leurs connoissances , soutenu de leur autorité , & secondé des lumières de la raison , je vais vous communiquer mes véritables idées là-dessus.

La plûpart des Philosophes modernes ont distingué deux sortes de bonheur : l'un naturel , & l'autre surnaturel.

Le naturel , disent-ils , est celui dont nous pouvons jouir ici-bas ; le surnaturel au contraire

nous est promis dans une autre vie que celle-ci ; ce dernier au-dessus de notre intelligence , trouve son entière conviction dans la sagesse , la bonté , la justice & la toute-puissance de Dieu , qui doit certainement le faire succéder au premier comme la véritable récompense de nos vertus.

Ainsi je ne m'attacherai donc maintenant qu'à parler du bonheur naturel , qui me paroît le plus à la portée de mes réflexions.

Il est étonnant que le plus grand nombre de nos Philosophes modernes l'ait entièrement proscrit de ce monde ; & par un goût également bisarre , qu'ils aient fait de cette vie un tissu de misères que la Divinité semble ourdir , afin de nous frustrer

de tous les avantages de la félicité , pour ensuite , disent-ils , nous en faire mériter une autre , où nous pourrons la goûter assaisonnée de ses charmes & de ses attraits.

Quoi qu'il en soit , sans vouloir m'ériger en Législateur profane , & combattre une vérité aussi constante que celle d'une vie à venir , (où sans contredit nous devons être heureux , si nous avons scû le mériter ,) je vais discuter s'il n'y a pas des moiens de l'être dès cette vie ; & si le bonheur à venir exclut le présent.

D'abord , quand je me présente ce vaste Univers, les Cieux, la Terre, les Astres, les Mers, les Plantes, les Animaux, nos Corps, nos Esprits, la justesse & l'harmonie de toutes ces par-

ties combinées , je ne trouve pas concevable que le Créateur ait pris la peine de former de si beaux Ouvrages pour le plaisir seul de nous rendre malheureux. Non , je ne connois pas à ces traits le caractère du Dieu que j'adore ; il cesseroit d'être Dieu s'il cessoit d'être bon ; or , sa bonté permet - elle de croire qu'il nous ait mis au monde pour nous y faire souffrir ?

Mais , si sa bonté ne se manifeste pas suffisamment dans ce que je viens de dire , cherchons-la encore dans la conduite admirable qu'il a toujours tenue jusqu'ici à l'égard de la créature ; c'est-là qu'elle brille de la manière la plus frappante.

Quand Dieu fixa à l'homme la terre pour séjour , dit Aristote , il prit un soin particulier

à lui rendre sa demeure com-
mode & agréable, par le motif
seul de vouloir le rendre heu-
reux.

En effet , qui nous le prouve
davantage que les charmes sé-
duisans , que cette nature dé-
veloppe tous les jours à nos
yeux ? des jours , des nuits , des
années & des saisons où tout
est composé avec un ordre &
une œconomie si admirable ,
qu'il n'y a rien qui ne tende à
notre profit & à notre satisfac-
tion.

Par une harmonie merveil-
leuse les jours & les nuits se suc-
cèdent sans interruption , &
viennent tour-à-tour nous com-
bler de leurs faveurs ; & nous
faire sentir par cette agréable
diversité leurs attraits récipro-
ques.

La nuit d'abord à la faveur de ses ombres, nous fait goûter dans les bras du sommeil, les douceurs d'une tranquillité qui ne peut guères s'exprimer. Quels plaisirs peuvent être comparables à ceux que ressent ce pauvre Artisan, quand il s'y délasse de ses dures fatigues ? Le sommeil noie ses chagrins, lui fait oublier ses peines, ses soins, ses soucis, ses embarras, & lui rend enfin des forces suffisantes pour retourner à ses laborieuses occupations.

Le jour insensiblement renaît & vient aussi étaler ses charmes à la nature. Quels mouvemens à son aspect agitent cet Univers ! Par-tout volent les essains d'espérances ; mille soins ennemis du repos voltigent autour de nous, nous réveillent

&

& nous obligent de retourner à nos premières occupations. Dans les Villes , c'est une agitation perpétuelle ; les rues & les places sont remplies de Citoyens de tout âge , de tout sexe ; ils vont , ils viennent & marchent tous à grands pas ; ici , l'Orateur empressé court s'exercer aux clameurs du Barreau ; là , l'esclave des Grands est à se morfondre sous leurs superbes portiques pour attendre de leur part un regard favorable ; & tous ainsi , animés d'un zèle réciproque , cherchent avec avidité à satisfaire des désirs que le jour semble ramener avec lui. Dans les Campagnes , les Bergers soigneux de leurs troupeaux , les ramènent bien vite dans les gras pâturages. L'espoir d'une riche récolte fait oublier ses pei-

nes au Laboureur avide : bientôt il est dans son champ à tracer les pénibles sillons. La diligente abeille , séduite par les mêmes appas , attend à peine que les fleurs soient écloses , qu'elle s'élance d'un vol rapide hors de sa ruche , & se hâte d'y venir faire un riche butin. Tels sont les avantages du jour qui ranime toute la nature , & la rend , pour ainsi dire , à elle-même.

La terre autrefois étoit entièrement stérile & inculte ; dès que ce Dieu toujours bienfaisant la destina pour le séjour de l'homme , il voulut qu'elle devînt féconde , & rapporta à des tems marqués des choses toutes plus utiles & plus agréables les unes que les autres ; c'est ce qu'il appella les saisons.

Au Printems , la terre separe des plus brillantes couleurs, elle nous offre à la fois tout ce qui peut charmer la vûe & l'odorat. Qu'il est doux , mon cher Stefidore, de parcourir ces riantes campagnes émaillées d'une agréable variété de fleurs , d'y voir ces arbres développer à l'envi leur plus tendre verdure , d'y entendre le ramage de ces petits oiseaux enchantés du spectacle agréable que le Printems leur a fait naître !

A ce premier succéde l'Eté , dont les chaleurs perfectionnent les fruits que le Printems vient de faire éclore ; ce sont elles qui les font parvenir à une entière maturité, qui leur donnent ces goûts exquis & cette faveur délicieuse que nous sentons en les mangeant. Elles renouvellent

pour ainsi dire la nature , & font
renaître dans leur postérité la
plupart des Etres qui respirent
ici-bas. Sans les chaleurs de
l'Eté, toutes les belles produc-
tions du Printems s'évanoui-
roient dès qu'on les auroit vû
paroître. L'Eté nous les rend
profitables par ses précieuses &
salutaires influences.

Ensuite , vient l'Automne:
C'est ici que se manifeste la
grandeur du Tout-puissant. Ces
arbres , ces plantes , qui au Prin-
tems n'étoient décorés que de
fleurs , se trouvent chargés des
fruits les plus beaux & les plus
délicieux. La terre généreuse
nous verse abondamment ses
trésors ; elle nous fournit com-
me une tendre mere tout ce
qui est nécessaire pour notre
subsistance. Le Laboureur payé
avec

avec usure de ses pénibles travaux, se réjouit & se félicite de l'abondante récolte qu'il vient de faire.

Arrive enfin l'Hyver. Cette saison, quoique stérile & désagréable, a cependant ses avantages. Pendant que la terre dépouillée de ses ornemens, se repose alors de ses fatigues, le pauvre Vigneron se délasse des siennes dans sa rustique demeure; il jouit avec paix des riches présens que l'Automne vient de lui faire. Dans cette douce & tranquille oisiveté à laquelle semble le forcer cette aride saison, il répare ses forces, acquiert toute une autre vigueur qui bientôt va renaître avec le Printems.

L'Auteur d'un Ouvrage aussi immense & aussi merveilleux, ne

l'auroit-il donc fait avec tant d'art & tant de soins que pour nous en interdire la jouissance ? La terre alors ne seroit devenue féconde que pour nous priver de ses avantages ; le jour nous éclaireroit donc en vain , & la nuit ne seroit faite que pour nous faire heurter contre mille écueils. Les vents , la pluie , en un mot , les météores , & généralement ces magnificences célestes , le Soleil , la Lune & les Planetes qui vivifient & conservent tout ici-bas : enfin tout ce que nous voyons de plus grand & de plus admirable , n'auroit été inventé que pour notre propre destruction.

Opinion aussi affreuse que coupable dont mon esprit & ma raison s'offensent.

Ce Dieu , me dit-elle d'une

Voix outragée, vous aime, vous chérit. Ingrat ! à l'aspect de témoignages si éclatans, vous osez en douter. Tournez, tournez vos regards de toutes parts : par-tout vous trouverez l'empreinte de sa main bienfaisante. Tout ce qu'il a fait & fait journellement pour vous, ne tend qu'à votre félicité ; quels témoignages plus sensibles devez - vous attendre de ses favorables intentions pour vous ? Il ne s'agit plus que de savoir profiter de sa libéralité. Il vous a donné à cet effet la sagesse & la modération ; l'un & l'autre vous apprendront à tirer avantage non-seulement des biens , mais encore des maux dont il a assaisonné cette vie fugitive. Sa divine Providence par un ordre incompréhensible rend l'un à l'autre profitable. C'est dans le sein de

nos plus grandes calamités qu'il lui a plu souvent de puiser notre bonheur même.

CHAPITRE II.

Des moyens infailibles pour parvenir à la béatitude. La sagesse seule & la modération peuvent nous la procurer ; quel est l'emploi de l'un & de l'autre. Ce n'est point dans les richesses que réside le vrai bonheur ; il se trouve bien plutôt dans une vie privée & laborieuse.

JE viens, mon cher Stésidore, de vous mettre sous les yeux un tableau fidèle des innombrables bienfaits que repand sans cesse sur nous la main du Créateur ; vous y avez vu les incom-

parables merveilles dont il a rempli ce vaste Univers ; je vous ai fait sentir en même-tems quels pouvoient être ses desseins dans l'exécution d'un si prodigieux Ouvrage. Je vais maintenant vous entretenir des précieux avantages dont nous jouïssons en les possédant , & combien ils doivent influer sur notre bonheur , si nous nous laissons guider par cette sagesse & cette modération dont je vous ai déjà insinué que l'usage est nécessaire, & dont il faut que je vous donne quelque'idée.

La sagesse d'abord est une exactitude à écouter la voix de la raison & à suivre ses lumières. C'est par elle que nous pouvons discerner les choses utiles & convenables d'avec celles qui pourroient nous être préjudiciables.

La modération consiste dans un seul point , qui n'est autre chose qu'un juste tempérament que nous devons savoir mettre entre le bien & le mal , de façon que l'un & l'autre puissent concourir à notre bonheur.

Il s'agit donc de savoir à présent comme ces deux vertus doivent agir sur nous , pour nous procurer cette félicité ; car , me direz-vous peut-être , ce sont des vicissitudes & des calamités sans nombre dont est troublée & agitée cette vie , qui conséquemment en empêchent la possibilité. Une infinité de besoins qui naissent d'une multitude de passions , qui sans cesse nous tyrannisent , la nécessité de boire , de manger , de se vêtir ; l'intempérance des climats , les inégalités de la vie , les chagrins

les plus noirs , les douleurs les plus aiguës occasionnées par mille peines fugitives , enfin une infinité d'autres que nous ne saurions prévoir.

Tous ces obstacles réunis , mon cher Stésidore , combattent véritablement notre bonheur ; mais cependant , il ne faut pas croire qu'ils puissent l'anéantir. Au contraire , tous cédant à la puissance invincible de ces deux vertus , ne feront que l'accroître & l'affermir davantage , dès que , à la vérité , nous voudrons être dociles à leurs loix & leur consacrer une oreille attentive.

La sagesse nous rendant exacts à écouter la raison , la raison prévoyante & active , fera taire le dangereux murmure de nos passions , sans en éteindre ce feu

modéré qui est nécessaire pour toutes les opérations de notre ame : elle les conduira au but utile & profitable que s'est proposé le Créateur en nous les faisant naître : c'est-à-dire , ne nous en laissera que cette substance nécessaire pour opérer le bien en toute occasion ; & nous rapprochant de la nature , elle nous inspirera de l'horreur pour l'intempérance , & de l'amour pour la sobriété ; de la haine pour le vice , & un certain mépris pour tout ce qui est contre l'honnêteté ; nous donnera enfin ce juste discernement pour saisir ce qui nous est propre , & laisser les choses qui peuvent nous préjudicier.

La modération venant à l'appui de cette première , saura tempérer l'ivresse, où pourroient nous

nous jeter les subtiles faveurs d'un destin trop léger, qui, par un caprice également bizarre, tantôt nous comble de mille biens, & tantôt nous accable de mille maux. Elle saura mettre un juste milieu dans ces deux extrêmes, de façon que dans la prospérité, comme dans l'adversité nous ne passerons jamais les bornes que la nature nous a généralement prescrites.

Or, en suivant cet ordre admirable, & nous y conformant avec exactitude, ces besoins incommodes & superflus s'évanouiront; avec eux disparaîtront insensiblement ces innombrables calamités qui y ont pris naissance, & qui seules peuvent altérer notre bonheur. La faim, la soif, l'intempérance des climats, enfin, ces inégalités de

la vie , qui se partagent entre le plaisir & la peine , la joie & l'ennui , loin d'y préjudicier , ne feront désormais que les sources fécondes d'où il pourra découler.

C'est une opinion sur laquelle je pense qu'il ne fera pas difficile de se convaincre , quand nous voudrons bien faire attention à ce qui caractérise particulièrement ce plaisir , qui doit être proprement l'Artisan de notre bonheur. L'on trouvera , si l'on cherche avec un peu d'exactitude , que c'est certainement la peine que nous avons à l'acquiescer ; cette peine y a une part si considérable , que j'ose avancer que sans elle il seroit destitué de tous attraits , n'auroit rien dans la jouissance que de dur , de fade , & même d'insipide , qui

bien loin de nous causer ces sentimens agréables que l'on sent mieux qu'on ne peut exprimer, ne nous suggéreroit au contraire qu'un souverain dégoût, & une extrême aversion pour les choses qui paroissent le plus nous flatter dans cete vie.

Ainsi l'Etre suprême, par un effet particulier de sa bonté & de sa prévoiance pour nous, a souverainement remédié à cet obstacle, en faisant enforte que par l'ordre admirable qu'il a établi, nos plaisirs fussent comme la suite naturelle du travail & de la peine, pour nous les rendre par-là, sans doute, plus vifs & mieux assaisonnés.

En effet, la justesse de cet ordre, l'attention & l'arrangement avec lequel il a réglé toute chose ici-bas, nous en fournit des

preuves bien convaincantes. Examinons le tout un instant, & voyons avec quel art il tire notre bonheur des choses qui y paroissent le plus contraires.

Voici, par exemple, un riche à qui la fortune semble ne rien laisser désirer pour la félicité. Voici au contraire un homme privé, qui n'a d'autre bien que celui de son pénible travail, & que l'on confond à cause de cela avec les malheureux. Comparons l'un avec l'autre ; & voyons dans lequel des deux états réside le vrai bonheur. Les voluptueux ou les brutes ne seront pas difficiles à déterminer sur le choix ; ils pancheront sans doute pour les richesses. Mais la divine Providence en a bien différemment ordonné.

D'abord dans le premier nous voyons

voyons souvent un assemblage hideux de tous les vices , un monstre capable de tout, excepté du bien , le vil & déplorable jouet des passions, le ministre scélérat d'une ambition qui n'a point de bornes, qui ne lui laisse rien oublier d'inique & d'atroce pour se satisfaire. Sa mollesse & son intempérance l'ont si fort énérvé, qu'il ne lui reste que les tristes débris d'une force & d'une vigueur languissante, dont le souvenir ne lui laisse que d'affreux regrets. Son goût dépravé ne trouve aucun mets qui puisse encore irriter sa dédaigneuse paresse ; la belle nature n'a plus pour lui d'attraits ; il faut que de coupables artifices y suppléent ; & qu'il fasse voir à cet effet, tout ce que l'infamie put jamais montrer au jour de honte

& d'horreur. Son imagination troublée par les fréquens remords que lui causent ses innombrables forfaits , le jette dans une perpétuelle auxiété ; vainement tâche-t-il , sur ce lit mollement arrangé , de retrouver dans les bras du sommeil un soulagement qui lui est entièrement refusé , & qu'inutilement cherche-t-il de tous côtés. Quoi qu'il fasse , ce doux repos , cette aimable tranquillité , qui est le bonheur & la satisfaction de l'homme vertueux , lui est absolument ravi pour toujours.

Le dernier au contraire , uniquement attentif à la voix de la raison , se renferme dans les bornes que la nature lui a prescrites ; affranchi par elle des misères du premier : elle se plaît à

lui faire couler des jours que la joie , la tranquillité , le plaisir & la fatisfaction s'efforcent à l'envi de rendre de plus en plus délicieux. Soigneuse de le conserver , elle lui découvre que l'Etre suprême ne le forma que pour le travail & la peine , afin que l'un & l'autre fussent le véritable assaisonnement de son bonheur.

Ainsi , tandis que la mollesse du premier le jette dans une lâche pusillanimité , la vie active & laborieuse de l'autre lui conserve sa vigueur , augmente son courage , affermit son tempérament , & rend sa complexion plus robuste ; & enfin par-là le met en état de mieux soutenir les vicissitudes ordinaires de la vie ; il travaille avec feu , & ainsi remplit tous les instans de

la vie , nettoye ces vuides funestes qui en font les véritables écueils & les plus grandes amertumes. Son opiniâtre assiduité au travail le consommeroit , quand son estomac pressé par les aiguillons de la faim & de la soif, l'avertit de suspendre ses pénibles occupations , pour reprendre sa force & son haleine. Il obéit donc à la voix de ce maître puissant , & vient satisfaire la nature qui le presse. Un appétit dont les attraits sont ignorés de ce riche , lui fait savourer avec une satisfaction indicible un repas que la sobriété & la modestie lui ont assaisonné. Repas délicieux ! où l'art & la volupté ne se sont point épuisés, & qui n'est fait que pour la frugalité. Ses membres accablés de fatigue , vont de-là réparer

leurs forces épuisées sur un lit où ne régne ni plumé ni duvet , mais construit par les mains de la simple nature ; sur lequel il est à peine tombé , qu'un sommeil dur & constant s'empare de lui sans interruption ; sommeil véritable , que nuls remords , nuls soins , nuls soucis & nul embarras n'interrompent jamais. Enfin , tout ce que la raison lui permet de désirer , la nature équitable s'empresse à le lui accorder. La terre par ses tendres soins nourrit à son usage les brebis , dont les riches toisons peuvent lui servir à faire des étoffes pour le garantir de l'intempérance de l'air & de la rigueur du froid. Elle lui offre de plus le chanvre & le lin ; elle fait aussi croître les forêts ; elle permet encore qu'on fouille dans

ses entrailles , & qu'on en tire des pierres pour bâtir des maisons contre l'injure de l'air & l'inconstance des frimats ; il ne tient qu'à lui de profiter de tous ces avantages ; sa raison est attentive à lui en indiquer les moyens ; sa sagesse les lui fait saisir avec exactitude , & sa modération le borne dans l'emploi qu'il en doit faire , de façon que tout soit conforme à l'honnêteté & à la modestie.

Dans cet état , mon cher Stéfidore , tout est plaisir & satisfaction pour l'homme vertueux ; il s'abreuve à longs traits dans les sources fécondes de la sagesse ; il y puise une félicité constante & durable , que la légèreté du destin , & la fureur même des tyrans ne peut lui ravir : les richesses , filles de l'or-

gueil & de l'ambition ; sont foulées à ses pieds ; la cruauté & la barbarie sont ensevelies sous leurs ruines fatales ; la fortune n'a aucun droit à son encens ; rien ne peut prétendre à son estime , si ce n'est la droiture & l'équité ; la coupable duplicité voit tomber son masque imposteur ; la candeur & la bonne foi lui sont préférées ; les témoignages d'une conscience pure & nette , sont les seuls objets de sa consolation. La vertu triomphe enfin , & le vice périt dans les horreurs du mépris.



CHAPITRE III.

Preuves de l'évidence & de la possibilité de notre bonheur. Il est de la Justice & de la Sagesse de Dieu de nous rendre heureux. Comme un bon pere , il ne peut s'y refuser. Les lumières naturelles , accompagnées de la sagesse & de la modération, suffisent pour nous rendre heureux. Portrait de l'Age d'or. Les hommes alors étoient généralement heureux , parce qu'ils se laissoient conduire par la raison. Tous les hommes étant munis de la raison , peuvent être heureux.

A P R É S avoir établi les moïens infailibles pour parvenir à la béatitude , il s'agit à

à présent, mon cher Stefidore;
 d'en constater l'évidence & la
 possibilité. Nous aurons recours
 à cet effet à une excellente ré-
 flexion d'un Philosophe de nos
 jours. Il nous apprend à ne ja-
 mais juger de Dieu par les évé-
 nemens ; „ à juger plutôt des
 „ événemens par l'idée que nous
 „ avons de Dieu. Il est évi-
 „ dent, continue-t-il, que Dieu
 „ est juste, sage & tout - puis-
 „ sant ; il n'est pas évident que
 „ ce qui paroît un désordre le
 „ soit en effet, Dieu pouvant
 „ avoir des lumières supérieu-
 „ res aux nôtres ; je décide en
 „ ce cas de l'incertain par le
 „ certain, & je conclus que
 „ tout est dans l'ordre. „

En partant d'un texte aussi so-
 lide & aussi conséquent, pou-
 vons-nous douter de l'évidence

& de la possibilité de notre bonheur ? Dieu juste , sage , tout-puissant , & même je peux dire infiniment bon , peut-il avoir une conduite qui déroge aux principaux attributs de son Essence & de sa Divinité ? Où seroit donc sa Bonté & sa Justice , de nous avoir donné l'être par le motif seul de nous rendre malheureux ? Pourquoi seroit faite sa Sagesse , si elle ne servoit à nous découvrir les véritables moyens pour acquérir cette félicité ; & sa Toute-puissance s'il ne pouvoit tout soumettre à un ordre éternel , immuable , qui en constate la possibilité.

En effet , en admettant la Bonté , la Sagesse & la Toute-puissance de Dieu , comme nous ne pouvons nous empêcher de le faire ; & posant pour un prin-

eiſe certain l'établiſſement d'un ordre éternel & immuable , nous ne pouvons nous empêcher en même tems, par une conſéquence vraie & néceſſaire, d'admettre auſſi l'évidence & la poſſibilité de notre bonheur.

Je diſ l'évidence, en ce qu'il ne paroît pas vraisemblable que Dieu juſte, & même bon, ainſi que nous venons de l'établir, puiſſe nous priver d'un gage qui caractérife le plus ces deux vertus ; enſuite ſa Sageſſe & ſa Toute-puiſſance ayant tout ſoumis à un ordre invariable, il eſt conſtant que le but qu'il ſe propoſe dans cet ordre, ne peut tendre qu'à l'accroïſſement d'un bien, & ce bien conſéquemment aux progrès de notre félicité. Ainſi, en ce cas, il faut opter ; ou admettre l'évidence

& la possibilité de notre bonheur , ou supposer un Dieu cruel , injuste , sans sagesse , & même impuissant ; or , un Dieu semblable peut-il exister ?

Non , sans doute : un tel sentiment répugne à l'esprit & à la raison ; en sorte qu'il nous suffit de l'écouter, je ne dis pas même pour en connoître l'absurdité : mais pour ne pas balancer un instant à nous rendre aux preuves convaincantes qu'elle nous offre de toute part ; de façon que Dieu juste , sage , bon , tout-puissant , doué en un mot de tout ce qui est du caractère de la Divinité , ne peut point agir contre l'intérêt de sa gloire ; or , il est de sa gloire de nous rendre heureux ; peut-il légitimement s'y refuser ? semblable en cela à un bon pere qui aime

&

& qui chérit ses enfans, qui n'a pas de plus grand plaisir que de leur procurer les biens qui sont en sa possession. Dieu par conséquent le meilleur des peres, la source inépuisable de tous les biens, Roi des Rois, le Maître enfin de l'Univers, qui décide & gouverne tout à son gré, peut-il manquer de tendresse pour ses propres enfans, en les frustrant d'un droit inné? Non, l'intérêt de sa Justice s'y oppose; il me suffit de l'envisager sous le titre de Pere; de connoître sa Justice, sa Bonté, sa Sagesse, pour ne pas me refuser à l'évidence, & la possibilité de notre bonheur; possibilité d'autant plus facile à constater, qu'il n'a rien négligé à cet effet. Une raison, une sagesse, une modération, qui toutes trois à l'appui l'une de

l'autre ; y influent avec de puissans avantages ; en sorte qu'il ne s'agit que de savoir nous rendre à leurs tendres invitations ; toutes d'un commun accord feront renaître sous nos infortunés climats , ces heureux tems que nos premiers peres appelloient par excellence l'Age d'or.

Les hommes alors ne connoissoient d'autres loix que celles que leur dictoient les mœurs ; la justice sans crainte résidoit en ces bas lieux ; la paix y étoit chérie & révérée ; les Temples du Créateur n'avoient point encore été profanés , ni son culte souillé & trahi par ses coupables Ministres ; sous ce titre sacré l'on n'abusoit point de la confiance , ni de la crédulité des peuples ; la bigote hipocrisie , couverte du masque de la piété ,

n'avoit point osé y venir tromper la Majesté Divine ; sous les auspices de la candeur & de la pureté , les Citoiens venoient en foule y offrir leurs sacrifices. Les trahisons, les fraudes , les parjures , les sacrilèges , les meurtres , les rapines n'étoient point alors connus. Plutus , (ce Dieu à qui les riches consacrent des Autels ,) n'avoit point encore soufflé cet air contagieux qui a infecté nos contrées ; l'or & les richesses étoient entièrement méprisés ; l'on ignoroit absolument ce que c'étoit que ces pillards , ces sangsues , ces écumeurs mercenaires du public , en un mot , ces sous - tyrans , cruels fléaux des états ; ainsi l'on ne voioit point l'héritage du foible pupile , ni du pauvre

Orphelin en proie à d'indignes ravisseurs ; & jamais le manteau sacré de l'équité n'avoit servi à couvrir les injustices. Les Rois gouvernoient les Peuples , mais non pas avec des sceptres de fer ; ennemis au contraire de toute oppression & de toute tyrannie , ils ne se rendoient puissans que par des bienfaits , & grands que par des vertus ; les peuples alors chérissant de tels Rois , se plaisoient à leur rendre un hommage , qui n'étoit le fruit déplorable , ni de la crainte , ni de la terreur , que jette ordinairement dans les esprits un tyrannique pouvoir ; l'on n'avoit point encore vû paroître de ces Tyrans affreux du mérite , qui ne laissent ni vertu ni gloire impunie ; l'on pouvoit , sans risque , acquérir l'un & l'autre : cette

basse & jalouse envie ne pouvoit exercer sa fureur, n'ayant alors nul crédit. Chacun content de son petit appanage, le cultivoit sans ambition, & recueilloit tous les ans les fruits d'une semence que la terre lui rendoit avec usure. La cruauté ne s'étoit point fait connoître parmi les peres ; & les enfans ignoroient ce que c'étoit que la désobéissance & l'ingratitude ; ils étoient regardés, non comme les Rois, mais comme les Dieux de leur famille ; leur attention & leur vigilance à prévoir le bien de ces tendres enfans, à les former à la vertu, à la sagesse, à l'amour & à la crainte d'un Dieu Créateur, leur faisoit mériter le culte légitime qu'on leur rendoit sans cesse dans ces tems heureux.

Le nom d'ami dans la société, n'étoit point un titre frauduleux, ni abusif, il ne servoit au contraire qu'à confirmer une amitié vraie & sincère, dont nul intérêt ne pouvoit violer les droits sacrés; on se témoignoit alors des sentimens que le cœur dictoit, & non pas la fourberie; sous l'air de politique raffinée. Partout la nature donnoit ses loix, & personne n'osoit les enfreindre; sa simplicité étoit recherchée; son langage naïf étoit celui des tendres amans; par elle ils savoient donner le cœur & le recevoir; la pudeur virgineale faisoit alors en rougissant un aveu surpris (a); pour couronner de si beaux feux, le vil intérêt n'arrêtoit pas le consentement des peres; une douce &

(a) Expression de M. de Montesquieu.

fidelle union étoit les seuls avantages qu'ils recherchaient dans ces tendres hyménées ; aussi se trouvoient-ils cimentés par un amour constant & durable , que les regrêts , les dégoûts & les repentirs si ordinaires dans ceux de nos jours , n'altéroient jamais.

A ce tableau , mon cher Stéfodore , vous découvrez aisément que les hommes jouissoient autrefois d'une félicité que nulle inconstance & nulle fatalité du sort ne pouvoient jamais interrompre. C'est que tous alors d'un pas uniforme suivoient la loi naturelle , qui les éclairoit par-tout de son flambeau salutaire. Par ses sages avis ils savoient se maintenir dans l'ordre que la Providence leur avoit prescrit ; tous par

conséquent goûtoient à longs traits les charmes de cette félicité. Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes avantages ? Le Dieu qui les a créés, ne nous a-t-il pas également donné l'être ? & conséquemment n'est-il pas notre pere commun ? La nature a toujours conservé ses loix. Or , qui peut nous frustrer d'un droit aussi légitime , si ce n'est nos passions , qui en multipliant nos besoins , ont engendré nos misères ? Oui , assurément : ce sont elles à qui nous devons nous en prendre , & qui sont les artisans funestes de notre malheur ; qui ont fait disparoître ces tems si délicieux , où les campagnes étoient fertiles d'elles-mêmes ; qui ont substitué à leur place ces siècles malheureux , que la dureté extrême

trême a fait surnommer l'Age de fer ; féconds en tous maux , où tout ne respire que la mollesse , la cruauté , l'orgueil , le luxe , & enfin toutes ces calamités qui accablent le genre humain. Réprimons , mon cher Stésidore , réprimons ces passions , & rentrons dans cet ordre , où nos peres puisoient cette félicité. D'effrenés que nous sommes , nous deviendrons sages & tempérés. L'injustice cédera à l'équité , & la barbarie à l'humanité ; la crainte d'offenser un Dieu juste , sage & bon , mettra un frein à nos désordres ; en sorte qu'avec ce divin Philosophe : „ Nous aimerons Dieu , nous nous aimerons nous-mêmes , nous aimerons nos semblables comme nous-mêmes , aiant une extrême attention de faire à autrui

„ tout ce que nous voudrions
 „ qu'on nous fit ; du premier de
 „ ces trois amours naîtra la pié-
 „ té ; du second , la sagesse ; le
 „ troisième engendrera toutes
 „ les vertus sociales ; „ & par le
 „ dernier nous nous acquitte-
 „ rons d'une dette que nous de-
 „ vons à Dieu & à nous-mêmes ;
 „ & enfin , suivant un célèbre
 „ Auteur de nos jours , (b) nous
 „ serons à la fois , „ bons fils ,
 „ „ bons peres , bons maîtres ,
 „ „ bons amis & bons citoyens. „

Toutes ces vertus n'étant
 point impossibles à l'homme ,
 puisque Dieu lui a donné tous
 les moïens nécessaires pour les
 acquérir , de-là je conclus qu'en
 les pratiquant il est possible que
 nous soions heureux.

F I N.

(b) M. Rollin.

ns
de
4.
le
8
e
:

D

I

N

I

mu

DISCOURS

S U R

LES HOMMES,

O U

NOUVELLE APOLOGIE

DES FEMMES.

21000210

1102

1990

15

RECEIVED

1990

10

DISCOURS
SUR
LES HOMMES,
OU
NOUVELLE APOLOGIE
DES FEMMES.

Numquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal.

Par Mr. M. ***.



M. DCC. LV.

THE

OF

AND

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE
SU
D
you
F
ell
ble
eff
da
tin
Pa
ra
gr



DISCOURS
SUR LES HOMMES,
O U
APOLOGIE
DES FEMMES.

* E * N justifiant les D A M E S ,
* * * je ne prétends pas faire une
* * * Satire contre les Hommes;
elles n'ont pas besoin d'un si foible avantage , leur justification est dans elles - mêmes, elle est dans nos cœurs, & dans les sentimens qu'elles nous inspirent. Paroissez , Sexe charmant, & la raison se fera un devoir de rendre graces à la Nature du présent

inestimable dont elle a enrichi la Terre. Un ingrat , dévoré par l'envie , a voulu défigurer ce qu'il y a de plus parfait dans le monde. Qu'on est bas , méprisable , & ridicule , quand on se révolte contre son cœur & sa raison ! Il n'y a ni esprit , ni jugement à se dégrader soi-même. Abandonnons ce Satirique (*) à sa triste destinée ; *On est assez puni , quand on est criminel.*

Essayons pour les venger d'élever en leur honneur un monument consacré par nos hommages & notre reconnoissance.

C'est toi que j'invoque , charmante Clarice , ta modestie n'en doit point être alarmée. Mon

(*) Discours sur les Femmes , par le R. P. de Barbantane.

hommage est pur & vertueux ,
 c'est toi qui l'inspire ; prête ta
 douceur à mes accens , ton génie
 à mes pensées , ta belle ame à
 mes sentimens ; ou plutôt fais que
 je puisse te peindre , & l'envie se-
 ra forcée de se taire.

Les Hommes en France sont
 humains , mais emportés ; polis ,
 mais envieux ; fiers sans raison ,
 humbles sans nécessité , glorieux
 même de ce qu'ils ne possèdent
 pas encore , prodigues de ce qu'ils
 ont acquis avec peine. L'agréa-
 ble les séduit , l'utile leur paroît
 souvent méprisable : ils cherchent
 leur félicité dans les honneurs ;
 croient la trouver dans les richesses ,
 & l'inconstance qui leur est
 naturelle , ne leur permet jamais
 d'être heureux.

Ce caractère qui est celui de la Nation , n'annonce pas la méchanceté , mais il naît d'un orgueil insupportable qui les porte à vouloir paroître ce qu'ils ne sont pas.

Voilà le précis du portrait de ces Hommes vains qui prétendent être en droit d'élever un Tribunal injurieux contre les Femmes , & de prononcer sur les défauts de ce Sexe aimable , qui ne s'écarte de la modestie qui lui est naturelle que par la séduction , & les mauvais exemples de ceux même qui s'arrogent insolument le droit de le juger. Qui peut causer un ridicule si outré ? C'est sans doute l'injuste préjugé où on les élève que les Hommes sont supérieurs aux Femmes. Leur

Tot amour propre, malgré leurs défauts qui les démentent, se ploye sans résistance à ce préjugé : aussi quand leur cœur plus sincère les force à venir reconnoître leur Vainqueur, ils ne peuvent se défaire de leur impertinence. Elles sont trop heureuses à leur gré ; s'ils veulent bien faire la dépense auprès d'elles de politesses *maniérées* ; de fadeurs apprêtées, de caresses insultantes. Se trouvent-elles en Public avec eux ? Sont-elles obligées de s'engager dans une conversation d'usage ? Jettent-elles sur eux un coup d'œil que leur attire la singularité de leur ridicule ? Leur accordent-elles la moindre de ces faveurs que l'on doit à la politesse ; C'en est assez : ils iront vanter par tout

leur bonnes fortunes , ou les taxer de coquetterie.

Quelle vengeance tirent-elles d'une injustice si criante ? A l'orgueil elles opposent la modestie , à l'impudence la pudeur , à la tyrannie la douceur. Hommes cruels & injustes , tant de vertus n'auront-elles pas la force de confondre votre orgueil , & de vous éclairer sur vos propres intérêts. Peut-on d'après l'opinion généralement reçue , sans être approfondie , féliciter les Femmes d'être plus heureuses en France qu'ailleurs ; il seroit glorieux pour notre Nation de réaliser cette croyance , nous serions constants ; mais par malheur nous prodiguons notre encens au faux brillant de la légèreté , & nous sommes trop

esclaves de la mode pour préférer une vertu folide à un rien agréable , la possession d'un cœur tendre à des conquêtes éclatantes.

Les Femmes toujours guidées par le sentiment , la délicatesse , & la modestie , peuvent - elles trouver leur bonheur au milieu de cette troupe d'Hommes frivoles qui les encensent sans penser à elles , qui converfent avec elles pour ne rien dire , puisqu'ils ne parlent que d'eux ? On les entretient d'une partie où la décence n'a point brillée , d'une bonne fortune souvent imaginaire , d'étourderies très-réelles dont on tire vanité ; & après quelques propos fans fuite mais toujours accompagnés d'équivoques , on leur déclare avec un ton fuffifant

qu'on les aime à la fureur. C'est comme si on leur disoit : je suis aimable , vous êtes jolie , ne foyez point assez sote pour refuser ma conquête , méritez d'être inscrite dans le catalogue de celles à qui j'ai daigné jeter le mouchoir.

En vérité , n'est-ce pas là abuser de la permission qu'elles nous donnent de nous trouver avec elles ? Croyons-nous qu'en blessant ainsi leur amour propre , le nôtre sera bien satisfait , & qu'elles aient tort de se méfier des Hommes , leurs craintes ne sont que trop bien fondées ; il ne leur reste souvent du commerce fréquent qu'elles ont avec eux , que l'affreux désespoir de s'en voir méprisées , & de ne pouvoir re-

pouffer l'injure qu'en hafardant ce qu'elles ont de plus cher, l'honneur, leur réputation.

Le beau Sexe peut-il être trop circonfpect dans un tems où la malignité exerce fa rage fur les personnes les plus irréprochables, & où l'innocence même échape difficilement aux foupçons & aux mauvais bruits.

Convenons qu'il eft des Femmes dont le fort eft déplorable ; livrées à l'ambition , à la haine , aux paffions les plus honteufes ; elles ne font connues que par leur fureur ; mais outre que ces excès ne doivent point être reprochés aux Femmes en général , à qui en font redevables celles qui fe font ainfi dégradées ? Ce Sexe aimable pour s'en garantir a-t-il

les reffources de ceux qui mettent leur vanité à conspirer contr'elles, & ces Hommes qui ont fait les Loix, qui sont consultés sur les points les plus difficiles, qui décident en Maîtres : sont-ils plus excusables de les enfreindre, sont-ils en droit de les juger ? Quand on a une maison de verre, dit un fameux Auteur, convient-il de jeter des pierres dans le jardin de son voisin ? Qu'il me soit permis de faire figurer ici ceux qui se sont fait un nom dans le monde. Le Grand Alexandre n'étoit qu'un furieux qui désoloit la terre, & qui faisoit mourir cruellement ses Amis les plus chers : César, consumé d'ambition, ne vouloit point reconnoître d'égal : l'orgueilleux Pompée se regardoit

comme le premier des Romains :
 Cicéron fatiguoit par sa vanité :
 le nom d'Annibal emportoit avec
 lui le titre du plus grand des four-
 bes : Marc Antoine si grand à
 Philippe, se deshonnore à Actium
 pour courir après une Coquette :
 Vespasien se fait mépriser par son
 avarice : Trajan se fait craindre
 par sa violence & son emporte-
 ment.

Les Hommes ne sont point
 changés ; ils sont ce qu'ils étoient
 autrefois, ou si on remarque en
 eux quelque différence, c'est
 qu'ils sont plus ridicules, inté-
 ressés, envieux, vains, jaloux,
 coleres, inégaux, pointilleux.
 C'est là leur humeur, dira-t-on ;
 mais est-ce là les excuser, n'est-
 ce pas plutôt convenir avec le cé-

lebre la Bruyere que leurs défauts sont inexcusables? L'Homme a beau se déguiser & se contrefaire, la Nature perce malgré lui & le décèle; sa grandeur n'est qu'arrogance, son zèle qu'animosité, son ménage qu'avarice, son bon cœur que prodigalité, sa fermeté qu'inhumanité; en vain se pare-t-il de l'esprit dont on le flatte, c'est souvent à sa fortune à qui il en est redevable.

Que n'aurois-je pas à dire de ces Hommes pervers qui trouvent le moyen de s'impatroniser dans une maison? Bientôt par mille bassesses ils s'insinuent dans la confiance d'une mere imprudente, séduisent l'esprit & le cœur d'une jeune personne sans expérience, & couvrent d'un opprobre

probre éternel une honnête Famille qui n'a à se reprocher que de les avoir connus. Jettons un voile sur ces horreurs, ne traitons que des ridicules & des foiblesses, nous ne courerons point risque de révolter l'humanité.

Policerte touche à son quatrième lustre. On est aujourd'hui son maître de bonne heure. Il sacrifie à la mode, & n'envisage la sagesse que comme une vertu usée à laquelle le beau monde n'ajoute plus foi. La folie s'offre à lui avec des charmes de toutes les couleurs. C'est elle qui a souvent les prémices de la jeunesse: Elle lui apprend l'art méprisable de faire valoir des riens. Ne jamais penser à ce qu'on va dire, ni réfléchir sur ce qu'on doit faire, s'estimer beau-

coup, négliger de s'instruire, être mystérieux sans sujet, gai sans raison, faire des vers, en retenir, paroître s'amuser de tout, sans s'occuper de rien; voilà l'emploi d'un joli homme. Avec ces talens, Policerte se persuade qu'il peut réveiller une société que le jeu engourdit, ou que la morale endort.

Telle est son entrée dans le monde, bientôt il se perfectionne & se monte sur un ton plus relevé. La décence est, selon lui, une vertu indécente, son impertinence a droit de le séparer de la foule. Si ses airs, ses tons ne le font point aimer des Femmes, son indiscretion l'en fait redouter : il s'applaudit de triompher à ce prix.

Le voilà homme à bonnes fortunes. L'impudence sous les étendards de la Folie s'imagine des conquêtes sans nombre ; il s'annonce l'ami de tout le monde , & ne l'est de personne : divisé avec lui-même ; il l'est avec tous ceux qui paroissent lui être attachés. L'empressement qu'il paroît avoir ne dénote point qu'il soit sensible à l'amitié , ni jaloux de rendre service : les mots de service & d'ami sonnent à son oreille , vont même quelque fois se peindre à son esprit , jamais ils n'effleurent son cœur.

Ne perdons point Policerte de vue. Ses Parens dont il est l'Idole , le marient. Le mariage est une affaire sérieuse , c'en est une très-indifférente pour lui aussi.

bien que celle qu'on lui destine : il se laisse donc marier, sa docilité charme l'avarice de ses Parens ; une dote considérable empêche le sentiment de murmurer. Que dis-je le sentiment ? Policerte n'en eût jamais ; il prend la Femme qu'on lui donne sans examen. Qu'est-il besoin d'examiner les qualités d'une Femme, quand on a supputé ses revenus ? S'unit-il à elle pour l'estimer ? On est convenu de se marier pour couvrir ses déréglemens & se parer des dehors d'un bon Citoyen. La forme est remplie.

Policerte marié se trouve plus à son aise, il a reçu une dote considérable, il est question de la placer convenablement, il prend une Actrice, il est vrai qu'il ne

l'aime pas, sa tendresse, tout jeune qu'il est, n'a plus de ressource, mais c'est un meuble que le bel air rend nécessaire : on ne peut honnêtement s'en passer ; il faut se ruiner, c'est la voye la plus courte. Une maison, des ameublemens de goût, des domestiques, un cuisinier exquis, une cave bien garnie, mais surtout d'un fumeux Vin d'Ai qui fait voler le bouchon & remplit le verre d'une mousse pétillante ; tout est déjà prêt pour recevoir cette nouvelle Laïs qui n'est nouvelle que pour lui. Bientôt toute éclatante de diamans, vous la verrez s'élan- cer avec légèreté dans un Char brillant galamment orné de mille petits Amours tous nus vernis par Martin, venir annoncer aux

premières Loges, au Boulevard, à Long-Champ; qu'elle est à M. le Marquis Policerte; on sourit, Policerte le voit, il se croit dédommagé de la dépense qu'il a faite.

Enfin Policerte esclave de la mode se nourrit de chimères, & ne connoît point de devoirs; la joie & les faillies le suivent par tout, il n'y a que chez lui où il apporte un visage sombre & un esprit caustique; l'Amour conjugal réclamé lui paroît fade & d'une ennuyeuse uniformité. Un tel Homme avec des qualités si peu convenables à un mari aimable, fera-t-il jamais capable de rendre une Femme heureuse? Pourra-t-il prendre les sentimens d'un bon pere? Rosalie est une

Femme de mérite, elle fuit l'éclat & le bruit, ils ne conviennent point à son caractère, elle se tait & dévore dans son cœur des chagrins qu'elle n'auroit pas dû connoître. Epouse sage & vertueuse, mere tendre & attentive, objet de l'amour d'enfans soumis & respectueux; elle étoit née pour être heureuse, mais l'aveugle Policerte est son époux.

Qu'il y a de Policertes dans le monde! Tranquilles sur leur état ils veulent faire croire qu'on seroit de bien mauvaise humeur pour trouver à redire à leur conduite; qu'ils se sont fait une façon de penser naturelle, une manière de vivre aisée qui les met à l'abri de toute critique, comme s'il suffisoit d'avoir les vices de la

mode pour être aimable , de faire l'agréable au dehors , & de n'apporter chez soi qu'un air distrait & ennuyé , de se prêter à toutes les folies des autres quand on néglige & qu'on ruine une Famille qui a droit d'attendre de nous des secours utiles ; d'avoir tous les égards de société , quand on manque d'humanité dans sa propre maison : bornons - nous à ces réflexions , il est aisé de les étendre. Jettons la vûe sur un tableau plus riant , revenons aux Femmes.

Peut-on en parler sans intéresser tout d'un coup le genre humain ; la beauté est leur appanage. Quelle délicatesse dans leurs traits ! Quelle vivacité dans leurs yeux ! Les Graces badinent sur
leurs

Femmes ? Comment se peut-il trouver des Hommes assez ingrats pour s'élever contre ce Sexe aimable, & faire valoir des foibleſſes qui ſont noyées , pour ainſi dire, dans leurs vertus, & que les biens immenſes qu'elles nous procurent doivent faire diſparoître.

Juvenal aiguifâ contr'elles tous les traits de ſa Satire ; Despreaux trop fidèle imitateur de ſon Maître , leur prêta des ridicules qu'il n'avoit puisé que dans ſon génie caſtique ; mais le cri public fut contr'eux , & on ne les regarda que comme des Miſantropes qui n'avoient mal parlé des Femmes que parce qu'ils avoient médit de tout le monde. Une infinité de grands Hommes ont célébré ce Sexe charmant. Fontenelle dont

le nom est un éloge, ce sage, ce philosophe l'honneur de son Pays qu'il a enrichi de ses connoissances profondes & spirituelles, amusantes & instructives, s'est fait un plaisir d'emprunter le langage des Dieux pour célébrer leur gloire, & il a crû qu'un tems consacré à éclairer l'Univers étoit bien rempli, lorsqu'il s'appliquoit à faire valoir les richesses de leur esprit. Que de graces lorsqu'il veut peindre la naïveté d'une Bergere qui ignore ses appas & redoute l'amour ! C'est pour elles qu'il a trouvé l'art merveilleux de rendre l'aménité & la morale deux sœurs inséparables. Le beau Sexe a eu part à tous ses sublimes entretiens ; pourquoy ne participeroit-il pas ce Sexe tout

spirituel aux chefs - d'œuvres du goût & de la délicatesse ? Il est capable de le perfectionner; il fait plus , il inspire ce qui conduit au grand , au sublime.

Oublions qu'il est des Hommes assez dépourvus de raison , assez ennemis d'eux-mêmes pour mépriser un Sexe , qui ne jouissant d'aucun bien ne cesse de nous en faire. Qu'il est flateur de lui rendre justice , & d'assurer son triomphe ! Qu'il m'est doux en ce moment de contribuer à ses victoires. Ecrions-nous avec le Poëte (*) dans le divin entousiasme qu'inspire la Nature.

Sexe aimable & charmant ! Sans Toi l'Homme sauvage ,

Jamais du vrai bonheur n'eût entrevû l'image :

(*) *Venise sauvée* , Tragédie de M. de la Place. *Jaffier* parlant à *Belvidera* , son Epouse,

[44]

Son cœur triste & féroce autant que ses desirs ;
Auroit connu les maux & jamais les plaisirs.

F I N.

leurs levres. Quel ordre dans l'arrangement de leurs dents ! Elles sont pour ainsi dire les touches qui nous rendent le son harmonieux de leur voix. Les roses & les lis , le corail & l'albâtre sont effacés par le brillant coloris dont elles sont animées , parcequ'il rassemble en lui seul ce que les plus vives couleurs n'ont que séparément. Leur visage tout seul (on l'a dit avant moi) est le plus beau spectacle de l'Univers. Quel agrément dans leur démarche ! Quelle richesse dans leur taille ! Enfin il semble que la Divinité se soit pluë à rendre la Femme son ouvrage le plus beau & le plus parfait. Peut-on leur faire un crime d'être belles ? C'est en accuser l'Auteur de la nature ; et

les veulent paroître ce qu'elles font , c'est un hommage qu'elles rendent à celui qui les a créées telles , il n'y a rien là qui ne soit dans l'ordre. La Femme a été créée pour charmer l'Homme , elle le charme , & la nature est contente. Les Hommes en abusent , ils sont criminels , ils veulent faire retomber sur les Femmes leurs propres défauts , ils sont injustes , ils sont ingrats.

C'est sans doute un grand avantage pour les Femmes que de posséder le don de la beauté , elles en sentent tout le prix , mais elles n'en sont pas moins persuadées que les traits les plus flatteurs s'émoussent contre les yeux accoutumés à les voir ; aussi n'est-ce pas pour plaire qu'elles se fer-

vent de l'éclat que produit l'artifice, elles savent que rien ne peut réparer l'irréparable outrage du tems ou des maladies , elles se conforment seulement à l'usage de tous les siècles , de tous les Pays , à leur condition pour éviter le ridicule ou la singularité ; elles ont une ressource plus infail-
 lible pour charmer & soumettre les cœurs, c'est l'esprit ; mais cet esprit qui n'est qu'à elles , & qu'elles n'empruntent ni des livres ni de l'éducation.

Un pere de famille a une vraie joie de voir son fils plus instruit que lui, il sacrifie pour ce fils sa fortune, son repos, sa vie-même; sa fille quoique du même sang, n'éprouve pas la même tendresse, on ne lui donne qu'une éducation

très-superficielle , & cependant quelle sagesse dans sa conduite , quelle pénétration ! Que de légèreté au contraire dans l'esprit de ce fils chéri ! Quelle stupidité ! D'où vient cela ? C'est que les Femmes ne doivent leur esprit qu'à la simple nature : l'art n'est pas fait pour elles , elles n'en ont pas besoin. Qui ignore les noms des Scudery , des Deshoulières , des Dacier , des Sevignés.

Jetez un coup d'œil sur notre plus fameux Théâtre , voyez - y les brillans succès de *Cénie*. Il falloit une Madame de Graphigny pour parler au cœur de si près & rendre les sentimens avec autant d'énergie & de délicatesse. Avec quel choix Madame Dubocage épure-t-elle le Paradis per-

du de tous les défauts qui obscur-
 cissoient ses beautés ; Par quel art
 ingénieux sçait-elle allier dans ce
 Poëme incomparable la force &
 l'énergie de l'Anglois avec toute
 la sagesse & l'élégance de notre
 Langue ? Qui a eu plus de goût
 pour les sciences que la Reine
 d'Angleterre , épouse de Georges
 II ? Christine descend du Throne
 de Suede où elle étoit adorée
 pour se consacrer aux beaux arts.
 Madame D * * * étoit l'ame &
 l'ornement des beaux esprits du
 premier ordre qui composoient sa
 Cour. Quelle finesse d'esprit avoir
 la Marquise de Lambert ! L'il-
 lustre Marquise du Châtelet s'oc-
 cupoit avec Clark & Newton ,
 & badinoit avec Voltaire.

Si l'ancienne Rome se glorifie

d'avoir produit de fameux Ora-
teurs tels que les Caton, les An-
toine, les Ciceron, elle ne tire
pas moins de gloire de l'éloquen-
ce de la fameuse Cornélie mere
& précepteur des Gracques, de la
fille de Lélius, de Tullia. Sous
le fameux Triumvirat, on impo-
sa une taxe considérable sur les
Femmes, aucun Avocat n'osa
accepter le dangereux emploi de
plaider pour elles : la fille d'Hor-
tensius se chargea de leur cause &
força ces Tyrans qui étoient ses
Juges à se rendre à la force de son
éloquence, & à remettre une
partie considérable de la taxe
qu'ils avoient exigée.

Qu'on apprétie maintenant
l'esprit des Femmes. Les Hom-
mes ont besoin de toute la force

de l'éducation pour faire briller leur génie, c'est un diamant qui ne répand de l'éclat que par l'industrie d'un habile Lapidaire, au lieu que l'esprit des Femmes brille tout naturellement ; les Graces de la simple nature le produit & l'embellit : c'est une riantة prairie qui dans la saison nouvelle s'orne d'une diversité infinie des plus riches couleurs : l'esprit des Femmes est donc autant au dessus de celui des Hommes que la nature est au-dessus de l'art.

Ce n'est pas tout, on ne peut refuser aux Femmes la grandeur d'ame & les vertus héroïques qui distinguent ceux à qui il est donné de gouverner les Empires & de gagner les batailles : si l'histoire nous rappelle le nom de ces

Hommes célèbres qu'elle a qualifiés de Héros , elle nous a conservé précieusement celui des fameuses Héroïnes. Josué , Gédéon se sont fait un nom entre les Juges qui ont gouverné le Peuple de Dieu ; mais l'illustre Debora n'a-t-elle pas fait admirer son administration dans cette même qualité ? Mais Jahel femme d'Ha-ber ne s'est-elle pas immortalisée en tuant de sa propre main Sisara Général de l'armée de Jabin , & en délivrant son Peuple de la servitude des Cananéens ?

David s'est fait redouter des Philistins , mais Athalie , toute marâtre qu'elle est , regne tranquillement dans Jerusalem , & fait respecter sa puissance de ses ennemis qui se croient trop heu-

reux de rechercher son amitié; mais Judith coupe la tête d'Holoferne & venge par ce coup hardi la Majesté de son Dieu, & délivre Bétulie. Germanicus gaignoit des batailles, foumetoit ses ennemis, mais sa femme Agrippine s'opposoit par sa prudence & sa fermeté à la fougue insolente des Soldats, elle apaisoit les séditions. Oubliera-t-on jamais les noms de Sémiramis & de Zénobie? Avec quelle adresse, avec quelle intrépidité Fredegonde sauve-t-elle son fils & son armée, d'ennemis acharnés à sa perte qui l'environnoient de toutes parts? Qui eût plus l'esprit de Gouvernement que Blanche mere de S. Louis dans les différentes Régences qu'elle a exercées? Quelle

valeur, quelle conduite dans Jeanne d'Ark connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans ? C'est à elle à qui son Roi est redevable de sa Couronne. L'Angleterre se ressouvient encore avec complaisance du Regne merveilleux d'Élisabeth : Jamais Roi n'eut plus d'autorité, & jamais ce Peuple si jaloux de sa liberté n'a tant chéri son obéissance. On parlera toujours avec admiration de ce Peuple entier d'Héroïnes connu sous le nom d'Amazones.

Enfin malgré tout ce que l'injustice a pû faire pour restreindre le courage des Femmes, en les élevant dans la retraite, en les privant d'une éducation capable de déployer les talens, en les éloignant des postes où elles au-

roient pû se distinguer ; ce même courage & leurs qualités naturelles ont suppléé à tout, dans les heureuses circonstances qui les ont appelé à la tête des affaires , & leur ont mérité d'être mises du moins en parallele avec les plus grands Hommes.

De tous les biens dont nous sommes redevables aux Femmes, il n'en est pas de plus grand , de plus noble , de plus utile que celui de nous reproduire. Quoi ! Nous revivrons dans d'autres nous-mêmes ! Cette idée charmante nous excite à amasser des richesses, à nous faire un nom, à conserver celui que nous avons reçu : elle est l'ame du courage, elle est le Créateur des actions les plus héroïques.

Sans les Femmes que deviendrions-nous ? Que deviendrait ce grand & superbe titre d'Homme dont nous nous enorgueillissons si ridiculement ? Sans elles notre pouvoir est borné, nos efforts sont vains, notre grandeur est imaginaire ; par elles toute la Nature entière se ranime & se renouvelle sous les étendards de la volupté.

Que la modestie ne s'effarouche point ; j'entends cette volupté tendre mais pure, vive mais délicate qu'enfante la vertu.

La volupté produit les plaisirs, mais ces plaisirs ne sont réels & flatteurs que quand le flambeau de la raison les éclaire & que les loix de l'honneur les autorise ; exempts de remords on s'y livre sans contrainte, on les goûte sans les re-

douter. Cette Déesse les délices du monde étend son Empire par toute la terre ; les cœurs fidèles font les Temples qu'elle s'est choisi ; là elle reçoit les hommages de ceux qu'elle chérit , & leur dispense avec profusion les innocens plaisirs ; elle égaye la raison sans lui nuire , elle enivre l'ame sans l'obscurcir , elle fuit le petit - Maître , toujours en mouvement pour l'atteindre , comme Orphée il n'embrasse qu'un phantôme : l'indifferent la cherche sans la trouver , parce qu'il la confond avec les passions grossières : mais c'est elle qui sous la figure d'Aspasie vient caresser le grand Périclès , c'est elle qui par la main de la belle Destrées détache le casque formidable d'Hen-

ry IV. pour le couronner de Mirthe : c'est elle qui se charge de délasser les Héros des soins fatigans que leur donne leurs victoires.

Sans la volupté, Calliope ne célébreroit plus par de tendres accens la noble passion du généreux Amasis ; Apollon cesseroit de chanter sur sa Lyre la timide innocence de la jeune Aminthe. Sans la volupté les beaux Arts languiroient : elle est l'émule du goût, & donne l'effort à la délicatesse. Qui peut douter qu'elle ne conduisit le pinceau d'Appeles dans le chef-d'œuvre qui lui mérita l'immortalité ? Par quelle autre Divinité Praxiteles pût-il être inspiré, lorsqu'il forma cette Statue qui devint l'admiration d'un peuple entier ?

Les plus beaux naturels s'embellissent encore à son aspect doux & gracieux. Mentor n'empêcha pas Télémaque de caresser la volupté dans les beaux yeux de la fille d'Idomenée, sa gloire n'en a reçu aucune atteinte. Diane, la chaste Diane punit Actéon de sa témérité, & se laissa toucher aux accens d'un simple Berger qu'animoit la volupté.

La volupté triomphe de tous les cœurs; mais sans s'enorgueillir. Tendre & modeste tout à la fois, elle donne de l'ame à la beauté, & reprime l'audace de l'amour; la pudeur, la modération sont les voiles dont elle se couvre. Que les Hommes sont aveugles ! Ils veulent être heureux, c'est à quoi tendent tous leurs desirs, & ils

se détournent du chemin qui y conduit. L'orgueil ne produit que le mépris , l'ambition que l'envie , les richesses que les inquiétudes , la vengeance que le désespoir ; il n'y a que la volupté qui répandant dans nos cœurs ses douces influences , y établit le solide bonheur. Ne croyez pas que la sagesse soit ennemie de la volupté , ce seroit mal la connoître ; il n'y a que les ennemis de l'Humanité qui soient capables de le penser : elle n'a de riles que pour ceux qui la confondent avec l'austérité. La sagesse prête de la délicatesse à la volupté , elle l'orne de la décence & l'anime par le sentiment.

En faisant l'éloge de la volupté , n'ai-je pas fait celui des Femmes ?

LE SERIN

DE

CANARIE.



Derquill-Dercassiel

LE SERIN DE CANARIE, P O È M E.

Ouvrage dans un genre nouveau pour
la Poësie Françoisé ,

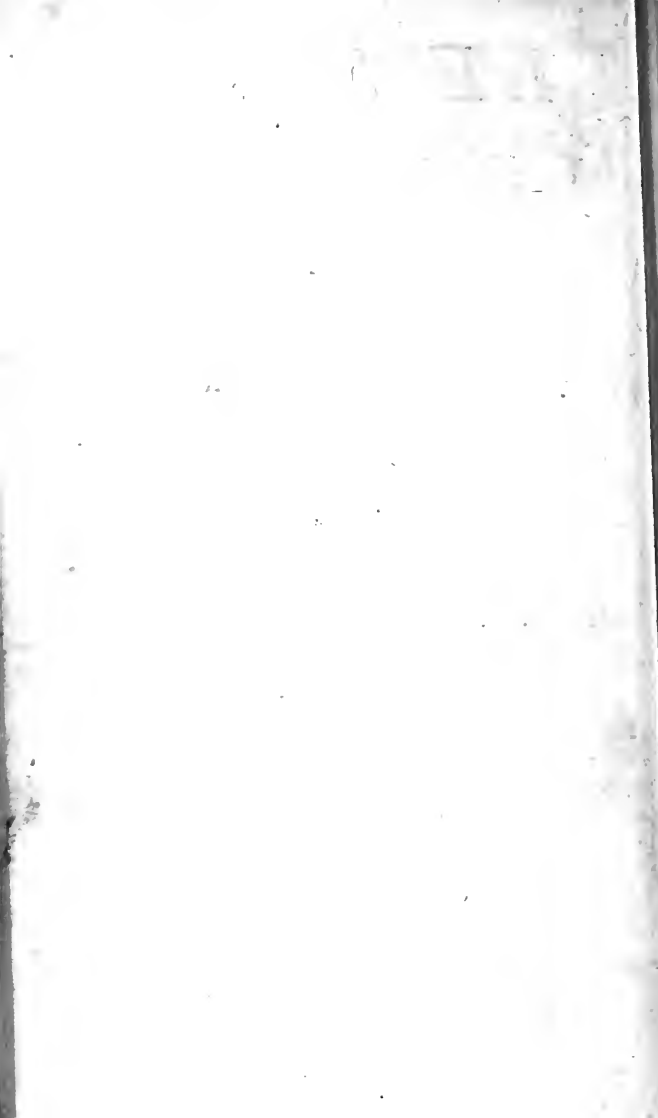
*Qui , à l'aide de quelques Notes , forme
un Traité complet & très-sûr pour
élever les Serins.*

Le P. de B. de B. de B.



A L O N D R E S.

M. D C C. L V.





A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

DON MASONES DE LIMA,

Premier Gentilhomme de la Chambre
DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE ,
Lieutenant-Général de ses Armées ,
son Ambassadeur Extraordinaire &
Plénipotentiaire en France.



ONSEIGNEUR,

*Rien de plus juste que de faire hom-
mage à Votre Excellence d'un Ouvra-*

ge , achevé à l'abri de votre protection. Je ne l'avois pas entrepris dans l'espérance qu'il dût avoir une fortune aussi brillante. Mais quelle joye pour moi , quand des Connoisseurs, dont je ne pourrois, avec toute la modestie possible, m'empêcher d'estimer le goût, l'ont jugé digne de vous être présenté! Il ne peut manquer d'être bien reçu , en paroissant sous les auspices d'un nom aussi honorable & d'un aussi grand poids parmi les Esprits cultivés.

Je le croirai moi-même de quelque mérite , quelque petite idée que j'aye naturellement de mes productions ; & l'on verra peut-être en conséquence , des Ouvrages un peu plus importants. Ils devront leur naissance à ce premier témoignage de votre estime , ainsi qu'au zèle de votre Excellence pour les Arts , dont j'ai tous les jours tant d'exem-

ples éclatants sous les yeux. Comment avec de pareils motifs d'émulation , ne me sentirois-je , pas porté à prendre l'effor moi-même ?

Ministre chéri d'un Monarque éclairé, vous vous vangez de ses faveurs , en donnant du lustre à son Regne. Dans le declin des Beaux Arts chez tant de Nations , nous leur voyons prendre un nouvel éclat en Espagne, par vos soins , & par ceux de ces grands Ministres , si unis avec vous dans le dessein du bien public. Ainsi avec le siecle d'or de l'heureuse Bétique , renaissant sous les loix de Ferdinand , on verra renaître encore l'Empire des Muses.

Quel heureux sort , si je pouvois travailler moi-même en ma maniere à illustrer un si beau Regne ; & si en secondant vos nobles desseins , je pouvois vous donner des marques réelles

vj E P I S T R E.

*de mon zele pour votre gloire , de la
reconnoissance , & du profond respect ,
avec lesquels je serai éternellement.*

M O N S E I G N E U R ,

D E V O T R E E X C E L L E N C E ,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur L. D. B ***.



P R É F A C E.



O I C I selon la méthode du tems un très-petit Ouvrage avec des Notes & une Préface ; & par conséquent une sorte de volume , pour très-peu de matiere. Je dirai encore , comme les autres , que l'ouvrage est hazardé pour sonder le goût du Public : reste à savoir si ma deférence n'est qu'un stratagême pour adoucir la critique , ou un lieu commun pour entrer en matiere. Il me suffit de savoir seul ce que j'en pense : je n'ai pas la maladie de vouloir être connu.

Le but que je me proposai en entreprenant ce petit Poëme , fut d'éprouver s'il étoit absolument impossible de faire en français un Poëme Didactique supportable , dans le goût des Poëmes Didactiques Latins , & sur une matiere qui ne se soutînt pas mieux par elle-même. Le projet est utile : jusqu'ici nous n'avons rien , parfaitement en ce genre , qui soit excellent , peut-être même qui soit raisonnable. Ce seroit donc enrichir notre Poësie d'une decouverte qui en vaudroit bien la peine, que de frayer la route à ceux qui sont le plus en état de réussir. Quoique nous ayions tous les jours entre les mains les travaux de la Campagne ,

avec les Abeilles de Virgile , les Jardins de Rapin , & la Maison Rustique de Vaniere ; cependant l'on ne s'étoit point encore avisé de faire passer dans notre Poësie les beautés de ces aimables Ouvrages. La chose auroit-elle paru impossible ? mais depuis que nous avons vû faire tant de fois l'impossible dans notre Langue , ne devrions-nous pas nous defier un peu moins de ses ressources ?

Avant Corneille & Racine il étoit impossible de faire de bonnes Tragédies françoises , au moins de faire paroître avec décence sur le Théâtre les Polyeucte , les Joas , & tout ce qu'il y a de plus auguste dans la vraie Religion : avant Despréaux il étoit impossible de donner des préceptes en Vers. Ces Grands Hommes , en surmontant des impossibilités prétendues , ont fait voir , que pour qui sait faire son bien propre de celui de notre Langue , elle est plus riche qu'on ne pense. Ce n'est pas que je prétende réussir , parce qu'ils ont réussi : tout le monde rend tellement hommage à la supériorité de ces génies , qu'il seroit même de mauvaise grace de parler de soi , pour se mettre au-dessous d'eux. Mais s'ils ont réussi , nous avons droit d'entreprendre. Il faut des siècles pour produire de pareils hommes , & il en faut peut-être encore plus à notre Nation , épuisée par les prodiges en tout genre du siècle , où nous touchons encore. Tâchons de faire par nos efforts redoublés , ce qu'ils ont fait au

premier essai. Je me croirois trop récompensé de mon travail, s'il pouvoit engager quelqu'autre à oser avec plus de succès que moi : je vais tâcher d'en indiquer quelques moyens.

La proposition & l'invocation au commencement de l'Ouvrage, la fable à la fin, sont conformes aux regles ordinaires, & à la pratique : je doute cependant qu'on ne puisse prendre des tours plus libres, & plus heureux. Dans cette pensée, j'avois déjà travaillé à terminer mon Poème par un épisode sur les charmes de la vie d'étude, éloignée du tumulte du monde, diversifiée par les amusemens d'une Poésie innocente & par l'éducation de mes Canaries : mais réfléchissant au but que je me proposois, j'ai mieux aimé suivre dans toutes ses parties la méthode des Anciens. Qu'on fasse mieux que moi ; j'en indique les moyens, & j'en serai charmé.

Quant au fond des choses, le Poème du Serin plaira du moins aux personnes qui aiment ces oiseaux, & qui en veulent élever. Elles reconnoîtront, à la vérité & à l'exactitude des préceptes, que j'ai joint la pratique à la théorie ; & je puis dire qu'elles ne trouveront nulle part un traité plus certain sur cette matiere, ni peut-être plus complet, pour tout ce qui est pratique, quoiqu'il soit resserré en si peu d'espace. On conçoit assez qu'il étoit absolument impossible de tout renfermer dans les Vers : ç'eût été rendre de gaïeté de cœur

l'ouvrage foible & profaïque. Ainsi j'ai ajouté en notes plusieurs détails, qui ne laisseront pas de plaire aux Curieux : le Vers & les Notes , pris ensemble , contiennent un traité court , & cependant complet , sur l'éducation des Serins de Canarie. J'aurois pû tout insérer dans un Poème Latin : j'ai jugé la chose impraticable en Français. On trouvera peut-être que j'ai encore trop laissé de détails dans les Vers ; mais je doute que j'eusse mieux fait , en retranchant davantage : j'aurois effleuré la matiere , & tronqué les morceaux , sans donner au stile plus d'amenité. Quiconque examinera bien la chose , jugera à-peu-près comme moi ; & il rejettera une partie des fautes sur le genre même que j'avois tenté.

On fait assez , combien il est difficile de traiter de petites choses dans notre Poësie , sans être bas & rempant. Quel relief que la matiere & la construction des nids , les maladies des petits oiseaux , & les remedes qu'il y faut apporter , la méthode de les former au chant , ou de les apprivoiser ? Voilà néanmoins ce qui faisoit nécessairement le fond de mon sujet. Un Anglais en auroit tiré des détails & des images , qui soutenus des termes nobles & énergiques de sa langue , auroient charmé sa Nation , plus attentive aux traits du pinceau , qu'au sujet choisi par le Peintre. C'est ainsi que Thomson a trouvé le moyen d'attacher ses Lecteurs à un Ouvrage très-considé-

nable sur les quatre Saisons , où il ne s'agit le plus souvent que de petites images tirées de la nature , d'animaux , d'oiseaux , & de tous les objets , sur lesquels nous daignons tout au plus jeter un coup d'œil en passant. Les agrémens , ou la vivacité du pinceau ne font pas faire diversion aux Lecteurs Français. Ce sont toujours des bois , des champs ; & pour rentrer dans mon sujet , des cages , des volieres , des bagatelles & des riens , qui ne trouvent le plus souvent , ni termes nobles dans notre langue , ni couleurs heureuses dans notre imagination.

Je n'ai jamais mieux senti que dans ces rencontres , combien notre langue jusqu'ici est plus ingrate pour ces sortes de matieres , que la plupart des autres , & surtout que la Grecque & la Latine. Tout est noble , tout est harmonieux dans ces deux langues. Plus familiers avec la Nature , les Peuples qui les parloient , voyoient avec plaisir , & rendoient noblement les images des moindres objets sortis de son sein. Pour nous , nous dedaignons de nommer ces choses par leur nom ; nous répugnons presque à en concevoir la pensée. Il faut donc à tout moment recourir à la métaphore , insérer des images étrangères , & faire diversion en cent manieres différentes , pour être seulement supporté. Si mon Poëme étoit Latin , on admireroit le travail des nids , la description du Pétard , de *la Serinette* ; & aux Connoisseurs près , qui sentiront ce que ces morceaux ont

coûté , il y aura peu de personnes qui y fassent attention. Ce n'est pas pour prévenir , ou pour blâmer le goût du grand nombre , que je fais cette observation : mais il est juste qu'on connoisse les difficultés ; & si je n'ai pas réussi à les surmonter , qu'on convienne qu'il étoit difficile de le faire : quoique je sois persuadé , qu'il n'est pas impossible. Je suis fort éloigné de croire , que ce que je n'aurois pû, d'autres ne le pourroient pas.

Voilà ce que je pense de ce petit ouvrage. Je suis le premier à en relever quelques défauts : qu'on m'en montre d'autres ; je les aurai peut-être déjà apperçus : n'importe, on me fera plaisir. Je me souviens que je ne laisse prendre l'essor à mon Canarie , que pour savoir de quel œil on verra cet Ouvrage , composé dans la première jeunesse , & que je ne fais paroître aujourd'hui que par une impression étrangère : si cependant son peu d'importance ne rend pas son sort trop obscur.

Quoique la saine Critique analyse les beautés d'une pièce , aussi bien qu'elle en censure les défauts, je ne prétens pas à ses faveurs. Peut-être n'y a-t-il rien dans ce petit Poëme, qui mérite des éloges. D'ailleurs louer un Ouvrage dans un genre nouveau, avant que sa fortune soit décidée , c'est une générosité dont peu de cœurs, ou peu d'esprits sont capables : il faut pour cela un jugement trop sûr , ou trop de desintéressement ; ainsi l'on ne doit pas raisonnablement s'y attendre.



L E S E R I N
D E C A N A R I E ,
P O È M E .



O I , dont les doux accens divertissent ma
Muse ,

Dont l'organe enchanteur , & l'inspire , &
l'amuse ,

Et qui montes ma lyre au son de tes concerts ;

C'est toi , charmant Serin , que célèbrent mes Vers.

Muse , chante avec moi son port plein de noblesse ,

Son air plein de candeur , & mêlé de finesse ,

Le doux feu de ses yeux , ennemis du sommeil ,

Son plumage semblable au plus brillant vermeil ,

L'éclat de la blancheur à propos ménagée ,

Ses panaches pompeux , sa taille dégagée :

Peux-tu trouver ailleurs un plus charmant plaisir ?

Mais sur toute l'espece égayant ton loisir ,

Apprens-moi le secret d'étendre leur lignage ;

Enseigne comment l'art embellit leur ramage ,

Comment leurs petits jeux peuvent dédommager

2 *LE SERIN DE CANARIE*;

La main qui tous les jours leur présente à manger ;
Et dans les temps obscurs portant un œil critique ,
Chante leur origine , aussi noble qu'antique.

Et toi , de Ferdinand Ambassadeur chéri ,
Doux espoir de ma Muse , & son tranquille abri ;
Suspends tes longs travaux , l'honneur de l'Ibérie ,
Et contemple un instant mon tendre Canarie.
Sans risquer d'affoiblir l'éclat de tes talens ,
Tu scais te partager entre les plus brillants ;
Et l'on t'a vû chargé de palmes (1) triomphantes ,
Du sang des ennemis encor toute fumantes ,
Devenu tout-à-coup pacifique Orateur ,
Et du sort des Etats sage Modérateur ,
Quand la Paix depouilla tant d'enfans de Bellone ,
A tes Maîtres dans Aix (2) former une Couronne.
D'un regard favorable à ma Muse accordé ,
Ton essor immortel sera peu retardé.
Mais que dis-je ? c'est toi , Sage aimable , esprit vaste ,
Qui seul nous produisant le plus heureux contraste ,
Non content d'étaler les sublimes talens ,
Viens (3) nous donner encor les jeux les plus galants.

(1) *L'on ta vû chargé de palmes.* M. l'Ambassadeur d'Espagne, Plenipotentiaire au Congrès d'Aix-la-Chapelle , venoit de faire les Campagnes d'Italie.

(2) *A tes maîtres dans Aix former une couronne.* L'Infant Don Philippe fut fait Duc de Parme au Congrès d'Aix-la-Chapelle , en conséquence des exploits militaires des Espagnols & des Français , & par les soins de leur Ministres réunis.

(3) *Viens nous donner les jeux les plus galants.* Allusion à une fête , effectivement des plus galantes , donnée par M. l'Ambassadeur d'Espagne le 15. Mai 1754.

Illustre (1) protecteur des fils de l'Harmonie ,
Prête un instant l'oreille aux chants du Canarie ,
Et lui présage ainsi , par ton charmant accueil ,
Que les plus fiers Censeurs le verront d'un bon œil.

Muse , célèbre enfin le Roi de la voliere ,
Et crains de rien laisser de ta riche matiere.

Illus du même sang , & le frere , & la sœur ;
N'ont , ni le même feu , ni la même douceur.
C'est du mâle surtout que l'humeur est aimable ;

Son épouse fantasque , & souvent intraitable ,
Dans les mornes accès d'un bizarre courroux ,
Eteindroit les ardeurs d'un moins fidele époux.
Tel que bien des maris , commodes par prudence ?
Il ronge ses chagrins dans un sage silence.

Mais ce trouble finit , quand les feux du Printems
Excitent dans leur sein des transports plus constants.
Ainsi pour tous les cœurs , engagés dans les chaînes ,
L'Amour a ses plaisirs , & l'Amour a ses peines ;
Mais le cœur embrasé de la plus belle ardeur
Regrette bien souvent sa premiere froideur.

Les travaux assidus , les soucis du ménage
Suivent des premiers feux le léger badinage.
On pense à l'avenir , on prépare , on construit
L'aire , où d'un chaste amour on doit loger le fruit.
De l'époux complaisant l'épouse industrieuse ,
Habile à prévenir la voix impérieuse
Qui lui marque le tems de décharger son sein ,

(1) *Protecteur des fils de l'Harmonie.* Ce Seigneur, d'un esprit aussi délicat qu'élevé, affectionne tous les Beaux Arts, & particulièrement la Musique, pour laquelle il a un goût rare.

4 LE SERIN DE CANARIE,

D'une maison commode ordonne le dessein ;
Et sans bruit enfoncée au milieu du feuillage
D'un if, propre à fixer une tête volage,
Ou dans l'étroit contour du plus petit panier ;
Tranquille , & l'air rêveur , médite sur l'ozier.
Bientôt à son époux elle ouvre sa pensée ,
Ou pour prendre conseil , ou pour être encensée ¹
L'encens pour le beau sexe a de rares attraits.
L'époux admet le plan ; le travaille (1) suit de près :

(1) *Le travail suit de près.* Je n'ai jamais mieux senti que dans ces détails , combien notre Langue est ingrate , ou plutôt combien notre génie est différent de celui des Grecs & des Latins , & même du génie de plusieurs Nations cultivées d'aujourd'hui. Il m'a fallu nécessairement abandonner le détail de ce qui entre dans la composition des nids , pour obéir au précepte essentiel de toute poésie : *que desperat tractata nitescere possit, relinquat.* J'ai effectivement désespéré de rendre supportable en vers un détail un peu long de ce que nous appelons minuties : le voici en prose.

Rien n'est plus propre à la construction des nids des Canaries , que le linge effilé & le poil pour le dedans , que de la paille & de petites racines très-flexibles pour le dehors. La laine est trop humide. Pour les cheveux & le crin , il y a du danger d'en laisser aux Canaries , quoiqu'ils les emploient volontiers. Ils s'y accrochent souvent les ongles , au risque de tout briser dans le nid. Ce n'est pas ici la seule précaution, inutile pour les oiseaux dans les Campagnes , & nécessaire cependant pour les oiseaux privés.

J'avois déjà essayé de mettre en vers une partie de ces détails, en cette sorte :

- „ Sensible à leurs travaux , adoucissez leur peine :
- „ Exposez à leurs yeux du coton , peu de laine ;
- „ La laine est trop humide , & propre à tout pourrir ,
- „ Les petits dans les œufs risqueroient de périr. . .
- „ Eloignez d'eux surtout les cheveux & le crin ;
- „ La mere inconsolable , accrochant quelque brin ,
- „ Au sortir de son nid , de l'aile ou de la serre ,
- „ Pourroit froisser les œufs , ou les traîner par terre. . .

Il transporte , il fournit : sa compagne préside ;
 Et suivant les conseils de l'instinct qui la guide ,
 Les racines , la mousse entourent la maison ,
 Et l'on met au dedans le duvet à foison.
 Mais jamais cette ardeur n'enfante le desordre :
 S'ils (1) s'entr'aident plusieurs , seule elle donne l'ordre
 Tel un bon Général , prévenant les hazards ,
 Dirige les travaux des disciples de Mars :
 Du mouvement immense un Chef est le mobile ;
 Un seul homme commande , & la troupe est docile ;
 Ainsi de ses voisins adoptant le secours ,
 L'oiseau qui sur les œufs doit passer plus de jours ;
 En souverain arbitre ordonne l'édifice.
 Tout (2) respire l'ardeur : chacun fait son office.
 L'un choisit le duvet, l'autre du coton sec ;
 L'on donne & l'on reçoit : ainsi de bec en bec
 Tout passe au lieu marqué par l'instinct unanime :
 Le mur croît , l'œuvre monte & parvient à la cime :

Ces Vers seroient supportés , & plairoient peut-être en Latin :
 mais en François , ajoutés au peu que j'ai laissé , ils languis-
 roient infailliblement.

(1) *S'ils s'entr'aident.* Nous voyons tous les jours la même
 chose dans les Hirondelles , occupées au nombre de cinq ou
 six à la construction d'un même nid.

(2) *Tout respire l'ardeur.* J'avois hazardé quelques noms
 propres pour les Canaries , afin de donner plus de vivacité à la
 description de leurs travaux , & plus bas à la description de leurs
 bains. J'avois pris la précaution de donner les mêmes noms dans
 la Fable aux jeunes habitans des isles fortunées , qui sont méta-
 morphosés en Serins. Des personnes de goût ont trouvé , que ce
 ton familier approchoit du puérile : sur quoi je m'en suis tenu à
 la version la plus simple, quoique la plus traînante.

6 LE SERIN DE CANARIE ,

Tels que des ouvriers , par étages rangés
 Entré deux longs sapins en degré partagés ,
 Reçoivent à leurs pieds , élèvent sur leur tête ,
 La pierre , le ciment , qui montent jusqu'au faite :
 Tels n^{os} Serins , unis dès l'heure du réveil ,
 Consomment (1) leurs travaux sous le même Soleil ;
 A moins qu'un feu jaloux, ensanglantant la ferre ,
 Ne porte dans l'état les horreurs de la guerre.
 Que ne fait pas l'Amour dans les esprits légers !

Voulez-vous (2) à coup sûr prévenir ces dangers :
 Dans ce peuple jaloux , séparé par ménage ,
 Des rivaux animés prévenez le carnage :
 Mais (3) que tous les quartiers du tranquille logis ;
 Exposés à l'Aurore , & de ses traits rougis ,
 Chassant avec la nuit le froid mortel des ombres ,
 Ramènent le plaisir dans les cœurs les plus sombres.

Craignez de voir encor dissiper votre espoir ,
 Si les jeunes époux qui l'ont fait concevoir ,

(1) *Consomment leurs travaux sous un même Soleil.* Il ne faut réellement qu'un jour aux Serins pour faire leur nid , quand ils travaillent paisiblement.

(2) *Voulez-vous à coup sûr prévenir ces dangers.* Les Canaries sont extrêmement coleres. Ils se battent jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Si vous voulez que les nids réussissent , mettez dans la voliere plus de femelles que de mâles Sans cela , outre les querelles continuelles des mâles , ils ne laisseroient pas couver tranquillement les femelles , dont ils iroient briser le nid & les œufs. La meilleure méthode est de les séparer les uns des autres , & de ne les laisser que trois ensemble , un mâle & deux femelles.

(3) *Que tous les quartiers du tranquille logis.* La meilleure exposition pour les volieres est celle de l'Orient. C'est une expérience constante , que les nids réussissent infiniment mieux là que partout ailleurs ; soit qu'ils n'y aient que le degré de chaleur qui leur convient , soit qu'ils y soient moins exposés aux vents orageux & aux éclats du Tonnerre.

P O E M E.

N'ont (1) déjà vû deux fois la sœur de Philomele
Suspendre au coin des murs sa demeure nouvelle.
Unis avant ce tems , leur flamme & leur vigueur
Se changeroient bientôt en affreuse langueur.
La femelle pourtant risque plus que son frere.

Jonquille encor trop jeune , épouse & bientôt mere ;
Victime de tendresse , épuise en son réduit
Un reste de chaleur , pour animer son fruit.
Cinq citoyens nouveaux , donnés à la voliere ,
N'ont pas ouvert encor les yeux à la lumiere ,
Que dans son sein flétri s'a mortit la chaleur.
Ses petits languissants augmentent sa douleur.
Elle cède à son mal ; tremblante , elle soupire ,
Palpite , ouvre le bec , ferme les yeux , expire :
Et sous elle glacés par le froid de la mort ,
Ses petits en un jour ont tous le même sort.

Quel tourment ! treize fois l'œil radieux du Monde
Tempere ses ardeurs , en se plongeant dans l'onde ,

(1) N'ont déjà vû deux fois la sœur de Philomele suspendre
au coin des murs sa demeure nouvelle. Cette attention à l'âge
des Canaries qu'on veut faire nicher , est essentielle.

Le précepte est exprimé par la traduction d'un vers des Géor-
giques de Virgile :

Garrula jam rectis nidum suspendit hirundo.

J'aurois pû le rendre encore plus littéralement en cette sorte :

N'ont déjà vû deux fois la bruyante Hironnelle
Suspendre sous les toits sa demeure nouvelle ;

Mais je doute que cette exactitude à ne rien échapper des pe-
tites images , eût été plus conforme au génie de notre langue.

LE SERIN DE CANARIE,

Tandis que sur les œufs un tendre oiseau pâlit.

Le mâle cependant , assidu près du nid ,

Par les airs enchantés que l'Amour fait entendre ;

Par un mot , un soupir , par quelque regard tendre ,

S'efforce , (1) autant qu'il peut , de la dédommager ;

Et même au tems précis il lui porte à manger.

Sitôt qu'il a connu la faim de sa compagne ,

Il s'émeut , il s'agite , il se met en campagne ,

La régale , & prévient la mortelle douleur

De ses tendres enfans dépourvûs de chaleur.

Quelquefois l'air en feu , du sein d'un noir orage ;

A la nature entière effroyable présage ,

Darde ces traits bruyants , qui portés aux échos ,

Font redouter au loin le retour du cahos.

Les animaux tremblants rentrent dans leurs tanières ;

Les Serins égarés , fixés dans les volières ,

Aux traits qui dans les œufs vont chercher les petits ,

Opposent leur poitrine , en se collant aux nids.

Des travaux du ménage associé fidele ,

Le mâle alors surtout soulage la femelle.

Il fait l'heure de garde : au moment arrivé ,

L'un des deux sur les œufs par l'autre est relevé.

Ainsi que des soldats , que du sommet des nuës

La Nymphé au triple front voit dans le coin des ruës ;

Durant les froids cuisants des longues nuits d'hyver ,

1) S'efforce autant qu'il peut de la dédommager. Tout ce que je dis des attentions du mâle pour la femelle qui couve , de son exactitude à lui porter à manger & à la relever sur les œufs , ce sont des jeux de la Nature , que j'ai eu soin de saisir , mais qui ne sont pas d'invention.

Braver pour le public les injures de l'air :
 Le Tems , de son marteau n'a pas frappé l'horloge ,
 Qu'un Soldat frais succède au Soldat qui déloge ;
 Tel , & plus assidu le mâle , de son sein
 Vient couvrir à son tour le berceau du pouffin.
 Tant est vive l'ardeur qu'inspire la Nature
 De transmettre son nom à la race future !

Mais tandis que je plains ces travaux mutuels ;
 Mere sans éprouver d'enfitemens cruels ,
 La femelle sent l'œuf s'ouvrir sous sa poitrine.
 Doux moment ! elle observe : un pouffin vit. Lucine ,
 Favorisez l'enfant si souvent désiré ,
 Le doux fruit pour lequel on s'est tant préparé.
 Les yeux collés au nid , la surprise & la joye
 D'abord de la parole entrecouper la voye.
 Bientôt de son époux , pere sans le savoir ,
 Par un mot , par un signe , elle comble l'espoir :
 On sourit à l'enfant , on chante , on le caresse ,
 On fait monter aux Cieux mille cris d'allégresse.
 L'on forme autant de fois ces concerts triomphants ,
 Qu'il est d'œufs transformés en des Serins vivants.
 Mais on fuit tout éclat nuisible à leurs organes.
 Hélas ! tout en meurtrit les fragiles membranes !

Ne (1) permettez jamais qu'un salpêtre mêlé
 De charbon pétillant & de soufre brûlé ,

(1) Ne permettez jamais qu'un salpêtre. Le bruit du canon ou du pétard , exprimé ici , tue les petits dans les œufs , ou les petits nouvellement nés ; il ne leur est pas moins dangereux , que les éclats du Tonnerre.

10 *LE SERIN DE CANARIE,*

Sortant avec effort de l'airain qui l'enferme,
Fasse trembler les nids par son affreux Tonnerre.

Que (1) de chagrins mortels, ô quel funeste effroi
M'a causé de son camp la valeur de mon Roi !
Ajoutant chaque jour conquêtes à conquêtes,
Il fournissoit matière à mille horribles fêtes ;
Et les murs foudroyés par les enfans de Mars
N'étoient pas plus émûs que nos bruyants remparts.
De Menin en sept jours les murailles forcées,
Par cent foudres d'airain n'étoient pas annoncées,
Que par un plus grand bruit d'Ypres plus important
On célébroit d'abord le sac plus éclatant.
Ce n'étoit point assez des conquêtes Beligues :
Un Héros plein de feu, près des monts Helvétiques ;
Instruit par la Nature à guider les Français,
Et non moins ardent qu'eux pour les grands coups d'es-
fais,
Toujours bien secondé par les sages Iberes,
Et nos dignes rivaux, & nos généreux freres,
Livroit autant d'assauts que l'on formoit de pas,

(1) *Que de chagrins mortels.* Je m'imagine qu'on ne trouvera pas cette digression déplacée : c'est un mérite dans ces sortes de Poèmes, que de distraire de tems en tems les esprits par des épisodes. On me rendra d'ailleurs la justice de reconnoître, que celui-ci n'a pas été dicté par la flatterie. La rapidité des conquêtes de Flandre a réellement fait l'étonnement de toute l'Europe. Ce que je dis des armes invincibles du Roi, est vrai au pied de la lettre, puisqu'effectivement de toutes les Batailles, où le Roi s'est trouvé, il n'en est pas une, qui n'ait été gagnée par les Français.

On me rendra la même justice sur la manière dont le Prince de Conti força les passages, & prit tant de forts dans les Alpes, & sur les sièges d'Ostende & de Berg-op-fom.

Vainquoit aussi souvent qu'il livroit des combats.
Je respirois enfin : j'ai vû braver des Villes,
De Peuples indomptés redoutables aziles.
Comptant, je l'avouerai, sur ton triple rempart.,
A ta maligne joye, Ostende, j'ai pris part.
J'espérois que nos chefs, de leur beau sang avarés,
Rallentiroient au moins nos triomphes barbares.
Mais qu'apprens-je ? sorti des froids climats du Nord,
L'ennemi des lenteurs, & l'arbitre du sort,
Un fier Danois s'ornant de tes palmes fanées,
Ravit en quelques jours l'honneur de tant d'années.
Il n'est pas plus longtems à forcer Bergopfom ;
Bergopfom, Ville affreuse, encor plus que son nom !
Tout sembloit conspirer, sur nos vastes frontieres,
A porter le trépas dans nos tristes volieres.
Quand du sac des remparts les périlleux travaux
N'offroient plus de matiere aux triomphes nouveaux,
Echappés furieux des Villes saccagées,
Ils alloient disputer des plaines ravagées.
Vous nommerai-je encor, Laufell & Fontenoi,
Hameaux moins détestés par l'Anglois que par moi ;
Quoique perdant chez vous l'orgueilleux avantage,
Dont un vieux préjugé relevoit son courage,
Il eût enfin connu qu'il lui falloit céder
A l'ardeur des Français, quand on fait la guider.
Le Batave interdit dans ses foibles barrieres
S'effrayoit moins que moi de nos marches altieres.
Aux premieres rumeurs des projets de Louis,

12 LE SERIN DE CANARIE,

Tremblant , je rappellois tant d'exploits inouis :
Non , disois-je , il ne peut qu'éterniser sa gloire ;
Puisqu'il marche au combat , il marche à la victoire.
Hélas ! jusqu'à présent il a tant combattu ,
Et ne fait pas encor comment on est vaincu.
Flottant entre l'amour qu'on doit à la patrie ,
Et la compassion pour mon cher Canarie ,
Il s'en est fallu peu , que souvent la pitié ,
De la Patrie en moi n'éteignît l'amitié.

O vous , qui des Serins gouvernés le jeune âge ,
Des durs enfans de Mars fuyez le voisinage.
Evitez ce péril ; prenez mille autres soins :
Pourvoyez sans relâche à leurs premiers besoins ;
Exposez (1) leur repas sur un cristal fragile.
Que l'eau fraîche au matin inonde un (2) pot d'argile ,
Où des trous faits exprès laissent teindre le bec ,
Mais en faveur des nids tiennent la plume à sec.
Visitez-les souvent , de peur que sous les meres
Un cadavre pourri n'infecte tous les freres :

(1) *Exposez leur repas sur un cristal fragile.* La première nourriture des jeunes Canaries , qu'il faut avoir soin de renouveler souvent , au moins chaque jour dans le temps des chaleurs , de peur qu'elle ne s'aigrisse , est un mélange de jaunes d'œufs durcis , d'échaudés detrempés quelque temps , & de la graine ordinaire de navette mêlée d'un peu de millet , & cuite à demi ; le tout broyé & pâtri ensemble avec un peu d'eau. C'est surtout quand vous voulez élever vous-même les petits , qu'il faut avoir une grande attention à ne pas laisser aigrir le manger.

(2) *Un pot d'argile , où des trous faits exprès laissent teindre le bec.* Il faut surtout prendre cette précaution dans le tems que la femelle a des œufs , ou que ses petits sont fort jeunes. Si vous laissez l'eau decouverte , la femelle iroit se baigner , & refroidiroit ensuite ses petits , ou ses œufs.

Tous

Tous pour s'en delivrer feroient de vains efforts.

Vous verrez par vos soins croître ces foibles corps.
 A peine ils ont atteint leur vingtieme journée ,
 Que brûlant de remplir leur belle destinée ,
 Et las d'être inconnus dans un honteux repos ,
 Du nid qui les renferme ils franchissent l'enclos.
 L'Aurore , de l'Olympe a-t-elle ouvert la porte ,
 Et de l'ardent Phébus la lumineuse escorte
 Réjouï les Mortels par l'éclat d'un beau jour ?
 La jeunesse abandonne un ennuyeux séjour.

Que de travaux alors préparés pour le pere !
 Lui seul est Nourricier , Gouverneur , Pere & Mere ;
 Tandis que sa Compagne échauffe un second nid.
 Dans le vol périlleux que lui-même il fournit ,
 S'il se voit imiter d'un téméraire Icare ;
 Il s'élance au-devant, s'offre au coup, & le pare ;
 Rappelle sa famille , en présentant l'appas ,
 Porte à manger à l'un , suit l'autre pas à pas ,
 Console celui-ci , tout honteux de sa chute.
 Tantôt il dresse au vol celui qui se rebute :
 Dans mon appartement qu'il visite d'abord ,
 Il attend que son fils le suive sans effort ;
 Puis il gagne la table , & delà mon pupitre ,
 La plume qui le peint , une glace, la vitre ;
 Regarde à chaque pas si son poussin le suit.
 Tantôt (1) la graine au bec , foulé dans un réduit,

(1) *Tantôt il dresse au vol.* Ce ne sont pas ici des peintures d'imagination : tous ces soins du pere pour les petits , jusqu'à les former insensiblement & selon leurs forces , à voler d'un endroit

14 LE SERIN DE CANARIE,

Sous le poids importun de l'avidité famille ,
Il repaît , comme il peut , l'ardente volatille.

Mais pour apprivoiser ces timides enfans ,
Dès (1) leur douzième jour soustraits à leurs parens ,
Qu'ils perdent de leurs traits la première teinture.
Quoiqu'on fasse plus tard , l'instinct de la nature
S'obstine à méconnoître un azile étranger ;
Et jamais dans la main ils ne viendroient manger ,
Gagnez leur amitié durant leur plus jeune âge ,
Ne vous laissez jamais de visiter leur cage :
Dans l'espace d'un jour présentez-leur dix fois
Des mets bien préparés pendant leurs premiers mois ,
Mais sitôt qu'ils pourront , longtems avant ce terme ,
S'élever dans les airs , ou marcher d'un pié ferme ;
A quelqu'un d'eux à jeun montrez de loin l'appas :
Il observe , il hésite , il pense , il fait un pas ;
Puis avançant la tête , & fondant sur sa proie ,
Ouvre le bec , bat l'aîle en signe de sa joye.

à l'autre , est-ce que je me suis donné le plaisir de voir souvent moi-même , & ce que les Curieux peuvent voir comme moi.

(1) *Dès leur douzième jour soustraits à leurs parens.* Si vous voulez rendre les Serins familiers , il faut les enlever à la mère , quand ils ont douze jours accomplis , & les nourrir vous-même. Il faut de l'assiduité ; d'ailleurs la chose n'est pas difficile. Que le manger ne soit pas trop humecté ; cependant qu'il le soit assés , pour désaltérer les Serins , en les rassiant. Donnez-leur à manger , régulièrement de deux en deux heures. Par cette exactitude , ils deviendront forts & vigoureux en peu de tems , & ils commenceront à manger seuls , avant qu'ils aient un mois accompli : ce qui n'empêchera pas , que de tems en tems vous ne leur donniez encore un peu à manger. Pendant leurs premiers mois , c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient le bec assés fort pour broyer la graine , vous la leur ferez cuire à demi , pour l'amollir ,

Il s'applaudit après de son premier effort ;
 Et reconnoît bientôt , enchanté de son sort ,
 Son maître , digne objet de sa reconnoissance ;
 Dont il semble prévoir , & redouter l'absence.
 Quand ils sont assez forts pour traverser les Cieux ;
 Allez , & revenez , restez , changez de lieux ;
 Dix fois dans leur logis passez d'un bout à l'autre :
 Dans chaque mouvement, toujours conforme au vôtre ;
 Voyez comment leurs yeux , sur les vôtres fixés ,
 Cherchent si l'on prend goût à leurs soins empressés.

Le (1) tems arrive enfin de discerner les mâles.
 Seuls ils sauront chanter : moins vives , & plus pâles ,
 Le visage affilé , plus épaisses du corps ,
 Leurs Sœurs n'ont pas le don d'imiter leurs accords.
 Par quel dessein caché la nature bizarre ,
 Prodigue de ses dons , & de ses dons avare ;
 Voulut-elle priver les meres des Serins
 Du caquet si commun aux femmes des humains ?
 Du mâle distingué par l'éclat du plumage
 Desirez-vous par l'art embellir le ramage ?

(1) *Le temps arrive enfin de discerner les mâles.* Il n'y a aucune marque bien sûre , pour les distinguer des femelles : voici les meilleurs indices : le mâle a le bec plus gros & plus court que la femelle , la taille plus dégagée , les jambes plus hautes , la couleur du plumage ordinairement plus foncée , & surtout l'œil & l'air beaucoup plus vifs. Mais on ne peut faire un discernement bien sûr , qu'après quelques mois , quand les jeunes mâles commencent à gazouiller , assez doucement d'abord , & avec une espèce de timidité. Néanmoins les petits Canaries qui ont tous les indices que je viens de détailler , sont assez sûrement mâles ; mais il y a quelques mâles qui ne les ont pas , & qui ne commencent même à chanter , qu'après un assez long tems.

16 *LE SERIN DE CANARIE,*

Usez de fermeté : le rusé nourrisson
S'applique à vous séduire au tems de la leçon.
Il voltige , s'ébat , vous pince , vous caresse ,
Epuisé dans ses jeux sa grace enchanteresse.
Tel on voit un enfant d'un tempérament vif ,
Ennemi du travail , franc , aimable , naïf ,
A la faveur d'un tour , ou d'un conte burlesque ,
Eluder d'un Mentor la rigueur pédantesque.
Opposez la constance à ce piège secret.
Faites gémir sans cesse un tendre flageollet :
Que malgré votre élève il charme son oreille.

L'yvoire (1) est-il muet ? il est une merveille ,
Du Dieu de l'Harmonie étrange invention ,
Qui feroit d'un Midas un nouvel Amphion.
Dans un cachot étroit l'inventive Lorraine ,
La première enferma Zéphire sous l'ébene ;
Et de ce Dieu léger occupant le loisir ,
En le rendant captif , assura son plaisir.
Aux vainqueurs d'Ilion , tel Eole propice ,
Sut renfermer les vents dans les outres d'Ulysse.

(1) *L'yvoire est-il muet. La serinette*, inventée dans la Capitale de Lorraine , ou qui a du moins commencé dans cette Ville à être connue , & qui s'est répandue de là par toute la France , remplace avantageusement le flageollet. On est toujours sûr d'en tirer, quand on veut, le même air , dans le même mouvement, & avec les mêmes agréments. C'est une espèce de petite Orgue portative , qui va seule , à l'aide d'une manivelle , qu'il ne faut que tourner plus ou moins vite , selon le mouvement de l'air que l'on joue : elle imite parfaitement le son du flageollet.

Je décris en vers presque toutes les propriétés de *la serinette*. Je ne sais si l'on trouvera , que les agréments de la Peinture compensent les peines , que ces descriptions mécaniques coûtent toujours dans notre Poésie,

Du magique instrument le manche sinueux
Fait mouvoir un cylindre en replis tortueux ,
Dont le tronc hérissé , prodige d'industrie ,
Des touches d'un Clavier soutient la batterie.
La note sur le buis relevée en laiton
Soulève chaque touche , & fait sortir un ton ;
Quand Zéphire gêné dans sa retraite obscure ,
Tâchant de s'échapper par l'étroite ouverture ,
Dans le canal semblable au canal d'un soufflet ,
Imite en se pressant le son du flageolet ;
Et selon qu'on le gêne , ou qu'on donne carrière
Au penchant qui le porte à franchir la barrière ,
Pour aller charmer Flore au bruit de ses accens ,
Ses sons marquent la joye , ou sont plus languissants.

Ne vous lassés donc pas d'un constant exercice :
Dix & dix fois le jour que le chantre novice
Entende autour de lui résonner le même air ;
Et que six airs au plus occupent son hyver.
Une étude trop vaste est au moins inutile !
D'indigestes lambeaux l'assemblage futile ;
Dans le contour étroit d'un cerveau trop savant ;
Produit plus de travers qu'une tête à l'évent.

Si des chants rebattus lassent votre constance ,
Sachez quel est le prix de la persévérance.
Dès l'âge le plus tendre ardens à la leçon ,
Deux Serins apprentis , répétant leur chanson ;
Tantôt séparément , tantôt de compagnie ,
Apprirent , ô merveille ! un air en symphonie.

18 *LE SERIN DE CANARIE,*

Ils entonnoient d'abord un prélude commun,
Puis aux coups mesurés qu'ils observoient, chacun
Reprenant en partie, & marquant les cadences,
Ils rendoient d'un même air les diverses nuances.
Leur maître cependant goûte un plaisir des Dieux.

Non, généreux S***, en ces augustes lieux,
Où des Romains vantés la préséance antique
Se maintient toute entière en l'art de la Musique;
Non, vous n'entendrez pas des accords si touchants,
Lorsqu'au bruit imposteur de plus superbes chants
Vous irez quelquefois suspendre les fatigues,
Qui suivent de la Cour les pénibles intrigues.
Dans ces foules sans nombre un peuple curieux
Verra, plein de surprise, un astre radieux,
Qui présageant de loin son heureuse carrière,
Jette avant son midi la plus riche lumière.
Oh ! qu'on admirera les folles brillants
D'un Héros décoré des plus rares talens,
Qui n'ayant pas atteint à son sixième lustre,
De (1) nos plus fiers guerriers chef & modèle illustre,
D'un Roi qui fait choisir, va, digne Ambassadeur,
Des plus vastes esprits sonder la profondeur !
Des Sénateurs sacrés, des Ministres augustes
Rendront à vos vertus les honneurs les plus justes :
Souvent à la faveur des tributs qu'ils rendront,
D'un regard curieux ils vous étudieront.

(1) *De nos plus fiers Guerriers.* Le brave Régiment de Navarre, dont ce Seigneur a été Colonel.

Envain ils chercheront la route de votre ame :
Vous-même éclairerez leur plus subtile trame.
Des Ministres des Rois, loin du peuple indolent ,
Tel est le doux commerce , & l'insigne talent.
Célebre en tant d'endroits du Temple de mémoire ,
Vous étendrez encor l'éclat de votre gloire.
Mais je suis peu jaloux d'un si brillant destin :
Content avec ma Muse, & mon tendre Serin,
A vous-même attaché, non à votre puissance,
Je n'aurai de regrets que ceux de votre absence.

Tantôt de sons naïfs je remplirai les airs ;
Tantôt à mes Serins j'apprendrai mes concerts :
Ou je les formerai , dans un métier bizarre ;
Apprentis d'un mérite aussi touchant que rare,
A joindre une humeur douce aux charmes de leurs sons,
Prêts , quand on les invite , à chanter leurs chansons.
Des travaux si constants ne sont jamais stériles .
L'on a vû des Serins, non moins souples qu'habiles :
J'ai vû, j'ai vû moi-même , arrêté sur mes doigts ,
Un Serin familier m'enchanter par sa voix :
D'autres souvent posés sur la flûte champêtre,
Attentifs au signal d'un clin d'œil de leur maître ;
Et surpassant les vœux que lui-même a conçus ,
De l'air qui retentit font le premier dessus.

Toutefois en formant une heureuse nature ;
Craignez de l'accabler à force de culture.
Chez les Serins surtout , l'esprit le plus brillant
Est le plus ennemi du travail accablant !

20 LE SERIN DE CANARIE;

Sachez vous contenter du gracieux ramage
D'un apprenti trop vif , & d'humeur trop volage :
Ou (1) bientôt les accès du plus sombre chagrin

(1) *Les accès du plus sombre chagrin.* C'étoit encore ici , où il est question des différentes incommodités du Serin , un endroit de détails , bien ingrat pour notre Poësie : je m'étois d'abord contenté d'abrégé ce morceau ; mais j'ai enfin jugé , qu'il ne pouvoit avoir place dans le contexte du Poëme : en jugera-t-on , comme moi ? Le voici , pour les préceptes qu'il contient.

Entre tous les dangers qui menacent leur vie ,
Aucun n'est si présent que la mélancolie :
Chassez des intestins les malignes humeurs.
Le mal provient souvent de légères tumeurs ,
Qui blanchissent leurs reins , & que couvre la plume ;
Et souvent en un jour ce poison les consume.
Percez donc ces boutons , muni d'un fin acier ,
Qui n'est entre vos mains rien moins que meurtrier.
D'un insecte importun la trompe ensanglantée
Souvent de leur maigreur est la cause empestée. . .

J'avois déjà touché les remèdes spécifiques de ces maux , ce qui étoit propre à tempérer la chaleur interne qui les tue ; que le mou-ron étoit propre à les rafraîchir ; que la bette & la laitue chassent des intestins les malignes humeurs ; que pour les garantir de la vermine qui les désolé quelquefois , quand les cages ne sont pas propres , il falloit partager en deux brins

Des branches de sureau , qui mises dans les cages
Leur forment des couloirs de différents étages. . .

L'insecte se retire dans la moëlle de ces sureaux , & il y périt.

Pour la propreté , couvrez d'un sable , que vous aurez soin de renouveler de tems en tems , le sol des cages , surtout si elles sont petites.

Pour obvier sûrement à la dangereuse maladie du bouton , laissez toujours dans l'abbreuvoir de vos Serins un petit morceau de fer , un petit clou : mais ayez soin de tenir ce fer propre , d'en laver la rouille par exemple , quand vous renouvellez l'eau de

Conduiroient au tombeau votre jeune Serin.

Souvent , pour l'égayer , faites (1) remplir un vase ;
Il s'élance , & déjà de son aîle il le rase.

On s'empresse à l'instant , la troupe fend les airs :

Celui-ci teint son bec , oubliant ses concerts ;

Son rival mouille un pié ; surpris , il quitte l'onde ,

Il rentre , plus hardi : quelqu'autre le seconde ;

Tous courent à l'envi vers les humides bords.

On plonge la poitrine , on agite le corps ,

Et de l'aîle , du bec , on élève une pluye ,

Qui va mouiller au loin un poltron qui s'effuye :

La troupe pétulante applaudit au forfait.

Quand des jeunes Tritons l'escadron imparfait

S'apperçoit qu'un d'entre eux , ou fantasque , ou timide ,

l'abbreuvoir. La chose est bien simple , & le succès en est très-certain ; j'en ai fait l'expérience durant quelques années ; & l'on m'a assuré l'avoir faite encore plus longtems , avec un succès invariable.

(1) *Faites remplir un vase.* J'avois égayé davantage la narration , en donnant des noms propres aux Serins en cette sorte :

. . . Qu'à leurs yeux l'eau coule dans un vase :

Folet plane , & déjà de son aîle il la rase ;

Fonquille suit ses pas ; la troupe fend les airs.

Narcisse teint son bec , oubliant ses concerts :

Adonis mouille un pié ; surpris il quitte l'onde. &c.

J'ai pris le parti de la simplicité qu'on m'a conseillé , comme le meilleur : l'on en jugera.

Il est bon d'avertir , que les Canaries aiment surtout de se baigner le matin : la chose paroît surprenante ; mais elle est vraie. L'instinct de la nature leur dicte sans doute , ou les conduit , comme s'il leur disoit , qu'en se baignant un peu tard , ils n'auroient pas assez de tems pour se sécher parfaitement avant la nuit , dont la fraîcheur pourroit les incommoder.

21 LE SERIN DE CANARIE

Gravit sur un rocher , & fuit la plaine humide ;
D'une conque percée , ou du creux d'un roseau ,
Chacun sur le fuyard fait jaillir un ruisseau :
Tel vous verrez souvent un jeune Canarie
Provoqué dans les eaux par la troupe aguerrie ,
Quand durant les chaleurs , prévenant leur desir ,
Vous leur donnez du bain le ravissant plaisir.

Mais Pomone (1) s'avance , & de tristesse émuë ,
Voit s'avancer aussi la saison de la muë.
Que la mort va bientôt moissonner de Serins !
J'ignore , si la honte irritant leurs chagrins ,
Quand de leurs vêtemens ils perdent l'opulence ,
Ne leur inspire pas ce funebre silence.
Qui pourroit tout savoir ! mais les Serins errants ,
Spectateurs assidus de Serins expirants ,
Descendent en grand nombre à l'infemale barque ;
Tandis qu'un autre à part brave longtems la Parque.
Ah ! s'ils sont de ce deuil les lugubres témoins ,
Redoublez en ce tems la tendresse & les soins :
Qu'ils soient alors surtout à couvert de la bise.

(1) *Pomone s'avance.* La muë des Canaries arrive vers les commencemens de l'Automne. Quoiqu'ils ne perdent pas leurs grandes plumes dans leur première année , c'est pourtant cette première muë , qui est la plus dangereuse. Voici la plus fâcheuse de toutes les maladies de ces oiseaux délicats , & celle qui en emporte plus elle seule , que toutes les autres ensemble. Outre les remèdes qu'indiquent les vers , arrosez de quelques gouttes de vin le Canarie , dont vous vous appercevrez que la nouvelle plume auroit peine à pousser. Quelque fois les Serins sont si foibles dans le tems de la muë , qu'ils n'ont pas la force de broyer leur graines : alors , de peur qu'ils ne meurent de faim , amollissez-la , en la faisant un peu cuire.

Craignez des premiers froids la fatale surprise ;
L'on a vû des Serins en mourir dans un jour.

Dans le coin ténébreux de son triste séjour ,
L'un tranfi sur le bois qu'en chancelant il foule ,
Accroupi , traînant l'aîle , *enfle* (1) *son corps en boule*.
Cependant l'œil éteint s'entr'ouvre plusieurs fois ;
Le sang croupit glacé ; le malade aux abois
Lutte en vain quelque tems , à la douleur succombe ,
Laisse pencher son cou , chancelle , expire , tombe.
C'est ainsi qu'épanchée aux rayons du Soleil ,
Une Rose précoce ouvrant son sein vermeil ,
Craint des durs Aquilons les ardeurs meurtrieres ,
Et dévoile aux Zéphirs ses graces printannieres.
Les fiers enfans du Nord , jaloux de son dédain ,
Viennent-ils ravager la face du jardin ?
La fleur languit , se fanne ; & sa tête meurtrie
Retombe tristement sur la tige flétrie.

Craignez d'autres dangers que ceux des premiers
froids ;

Craignez pour vos Serins l'extinction de voix ,
La goutte , les abcès , l'asthme , l'épilepsie ,
Les vertiges brulants , & l'informe (1) *evexie*.

(1) *Enfle son corps en boule*. C'est un terme de Voliere : on dit du Serin , *qu'il fait la boule* , quand la plume hérillée , l'œil entr'ouvert & l'aîle traînante , il n'a guere d'autre mouvement , qu'une certaine palpitation , causée par la vivacité de la douleur , ou par un froid excessif.

(2) *L'informe evexie*. Maladie d'embonpoint , qui gâte la taille des Canaries , en même temps qu'elle les met en grand danger. Outre les maladies marquées dans les vers , les Serins sont encore sujets à la *pépie* , à l'*avalure* & à d'autres infirmités , qui

24 LE SERIN DE CANARIE,

On prévientra ces maux , en changeant rarement
En mets plus délicats l'ordinaire (1) aliment.

Maintenant (2) apprenez , du nom du Canarie,
Quelle est son origine , & sa douce patrie.

• Près des bords Africains , où le char du Soleil
S'enfonce tous les soirs sous des flots de vermeil ,
Et decharge d'Atlas les épaules nerveuses ,
S'élevent sur les Mers les régions heureuses.
Là , Saturne exilé de nos climats proscrits ,
Trace du siècle d'or les vestiges chéris.
Les épics deux fois l'an redorent les campagnes ,
La vigne sans culture enrichit les montagnes ,

leur sont communes avec le reste des oiseaux , & auxquelles on remédie aussi pour eux , à peu près comme pour les autres oiseaux. Cependant quelque délicat que soit le Canarie , il a le tempérament sain , & il n'en meurt guere , le danger de la première muë une fois passé , que par la négligence de ceux qui les gouvernent.

(1) *L'ordinaire aliment.* Voici quelle doit être la nourriture ordinaire des Serins : la graine de navette , mêlée d'un quart , ou d'un tiers de petit millet. Je les ai cependant vû nourrir en certains pays de graine de chénevie , mêlée d'un peu d'*alpis* , ou blé de Canarie ; & ce qui m'étonnoit le plus , c'est que ces pays sont plus chauds que celui-ci , où l'on est persuadé que cette nourriture échaufferoit nos Serins , au risque de leur nuire beaucoup. On peut les amuser de quelques grains d'*alpis* , d'un peu de sucre , ou de biscuit ; mais il leur en faut donner fort peu , parce que tout cela les échauffe. La graine de plantain au contraire , qui est aussi fort de leur goût , est dangereuse , parce qu'elle est trop froide. Ainsi sans leur retrancher absolument ces friandises , donnez-leur-en très-sobrement. Dans les chaleurs il est bon de leur donner de la verdure , du mouron par exemple , & de la laitue.

(2) *Apprenez du nom du Canarie , quel est son origine.* L'île , proprement dite Canarie , nous a produit les meilleurs Serins. Je me fais un peu étendu sur la description des Iles Fortunées : les images , tirées des anciens Poëtes , & le nom même de ces Iles , préparent à ces idées.

La bruyere produit le fruit de l'olivier ;
 L'or au fond des ruisseaux roule avec le gravier ;
 Les parfums & le miel coulent du creux des chênes ;
 Sur le dos des Moutons la pourpre teint les laines ,
 Les Lions & les Loups respectent le Pasteur.
 Peuple heureux , si dès-lors jaloux de ton bonheur ;
 D'avidés étrangers , avec la politesse ,
 N'eussent porté chez toi le faste & la mollesse !

Mais sous leurs noirs drapeaux à l'instant rassemblés,
 La Fraude au double front, le Meurtre aux bras souillés,
 Le fordide Intérêt, don fatal de Pandore ,
 S'éloignant des climats plus voisins de l'Aurore ,
 Gagnent de proche en proche , & d'un pas plus hardi,
 Forcent enfin la ligne (1) assignée au Midi.

Dans les champs fortunés , la jeunesse volage
 Suivoit innocemment la pente du bel âge.
 Sans crainte ils parcouroient des bosquets de lauriers ;
 Des champs toujours fleuris , des forêts d'oliviers.
 L'un depouille sans risque un rosier sans épine ;
 D'autres , à la fraîcheur d'une source voisine ,
 Sont couchés sous un sep, étayé de jasmins ,
 Ou de vieux orangers, qui féconds en raisins ,
 Prodiges de leurs dons pour la main qui les frappe ;
 Mêlent aux pommes d'or les rubis de la grappe.
 Les (2) Graces elles-même , & les Nymphes des bois .

(1) *La ligne assignée au midi.* Le premier méridien a été fixé à l'île de fer , l'une des Canaries.

(2) *Les Graces elles-même & les Nymphes.* Dans la résolution de hasarder une fable , pour imiter jusqu'au bout les An-

26 *LE SERIN DE CANARIE,*

Non loin de ces beaux lieux , fécondant les haut-bois
Des Faunes renfermés au centre de la danse ,
Fouloient du pié les fleurs , & marquoient la cadence :
Plus haute de la tête , Hébé menoit le chœur :
Mais la terreur bientôt s'empara de son cœur.

Quel spectacle , grands Dieux ! quand cent monstres
terribles

Offrent de tous côtés leurs squelettes horribles !
'Tout fuit , tout se dérobe à leurs yeux inhumains ;
Hébé leve en tremblant ses innocentes mains.
Grands Dieux , souffrirez-vous que la paix & la joye
De ces monstres hideux soient , dit-elle , la proie ?
Que changée au plutôt en des oiseaux légers ,
Cette jeuneffe aimable échappe à ces dangers !

O récit étonnant pour nos foibles oreilles !
Et peut-on révéler de si hautes merveilles ,
A la Muse d'Ovide objet d'un saint respect ,
Mais peut-être aujourd'hui mystere trop suspect !
Une bouche affilée allonge leur visage ,
Leur teint frais est masqué d'un duvet qui l'ombrage ;
Transformés en duvet , l'argent , l'or , les rubis
N'ont plus que les couleurs des plus riches habits :
Et comme la jeuneffe , en cet état réduite ,
En agitant les bras accélère sa fuite ;
O talent merveilleux , inconnu jusqu'alors !
Dans le vague des airs ils élèvent leurs corps ;

ciens , mes modeles , je ne pouvois mieux faire hommage qu'aux
Graces & qu'à leurs compagnes , de nos aimables Serins.

Volent à leurs amis ; mais au lieu de paroles ;
 Leur regret par un bec s'exhale en sons frivoles :
 Canarie est le nom qu'ils reçurent des Dieux ,
 Et que depuis ce tems ont conservé ces lieux.
 Digne ouvrage d'Hébé , (1) leur jeunesse éternelle
 Retrouve dans les ans une beauté nouvelle.

C'est ainsi que ma Muse , en ses momens sereins ;
 Trouvoit un doux plaisir à chanter les Serins ,
 Tandis (2) que Stanislas , présent des Dieux propices ;
 Et des bords Mosellans l'Amour & les délices ,
 Elevoit jusqu'aux Cieux d'augustes monumens ,
 En tout temps des grands Rois nobles amusemens ;
 Le bonheur & la paix sous son aimable empire
 Favorisent les jeux qu'Apollon nous inspire :
 Chacun peut sous son regne égayer son loisir ;
 Et tous les jours chez lui sont ouverts au plaisir.
 A l'abri de ses loix , à l'ombre de sa gloire ,
 Qu'on marche avec ardeur au Temple de Mémoire !

(1) *Leur jeunesse éternelle retrouve dans les ans une beauté nouvelle.* Ce n'est point ici un lieu commun , qui ternisse le Poëme. Les couleurs du Canarie sont toujours plus riches & plus vives , d'année en année ; il devient lui-même plus familier & plus caressant , à mesure qu'il vieillit , quand une fois il a été bien dressé.

(2) *Tandis que Stanislas.* Datant d'une année du Roi de Pologne , Duc de Lorraine & de Bar , je ne pouvois rencontrer qu'une époque heureuse. Je n'entasse point ici tout ce que ce Prince a fait & ne cesse de faire pour le bien de ses Etats : je me contente de marquer la date de mon Poëme , par ces superbes bâtimens , qui vont former dans Nancy une des plus belles Places qu'on puisse voir , & qui m'ont vraiment frappé en passant par cette ville dans le tems que j'avois l'esprit occupé de ce petit Poëme.

28 *LE SERIN DE CANARTE, POÈME.*

O que n'a pu sur moi son amour pour les Arts !
 D'un genre tout nouveau j'ai tenté les hazards :
 Heureux, si des travaux du Pasteur (1) de Mantouë
 Enrichissant ses bords, ce grand Prince m'avouë ;
 Ou si quelqu'autre Artiste, instruit par mes essais,
 Laisse après moi des chants, plus certains du succès !
 La gloire de former au bel art de te plaire ,
 Mon Prince, est à ma Muse un assez grand salaire ;
 Et si trop prévenu pour de foibles écrits ,
 J'osois de mes travaux briguer quelque autre prix ;
 Ce seroit que ton nom, comme ailleurs, dans mes pages,
 De l'éternel oubli surmontât les outrages.

(1) *Le Pasteur de Mantouë.* Je m'étois proposé les *Géorgiques* de Virgile, pour modèle de cet ouvrage.

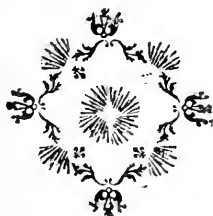
E I N.

LE TRIOMPHE
DES DAMES,

OU

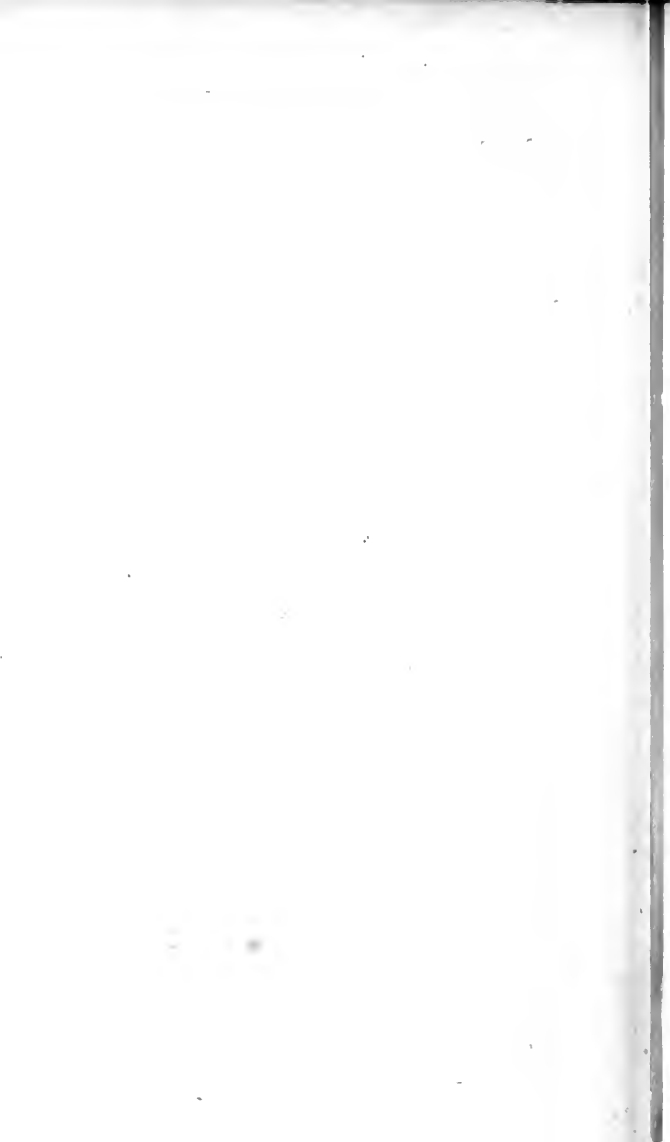
LE NOUVEL EMPIRE

LITTÉRAIRE.



A PARIS.

M D C C L V.





LE TRIOMPHE DES DAMES,

O U

LE NOUVEL EMPIRE

LITTÉRAIRE.



ES hommes ont été obligés de céder aux Dames les graces & la beauté du corps. Ils ont cru que pour se dédommager il leur suffisoit de s'attribuer la supériorité de l'esprit. Mais combien de fois, par un aveu aussi vrai que forcé & humiliant, n'ont-ils pas enfin reconnu que pour ce qui regarde l'esprit même, les femmes ont un avantage bien marqué? Plus de vivacité dans l'imagination, plus de naturel dans les pensées, plus de choix dans les termes, plus de douceur & de noblesse dans la diction, plus de facilité dans l'expression: voilà des dons précieux dont la Nature a encore avantage le Beau-Sexe. L'hommage que les hommes rendent aux Dames n'est donc

pas uniquement l'effet du désir qu'ils ont de leur plaire & d'en être aimés. Ils savent que le Beau-Sexe leur donne en même-temps de la politesse & leur forme l'esprit.

Ainsi vit-on autrefois *Socrate* se rendre assidu aux leçons de la fameuse *Aspasie*. Ce grand homme se glorifioit de devoir à ses instructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les meilleurs Orateurs de son temps. Il puisa dans les conférences qu'il eut avec elle une partie de sa Philosophie, qui fut la plus saine de l'antiquité.

Ce fut aussi la célèbre *Myrtis* qui forma à la Poësie celui qui fut surnommé le Prince des Poëtes Lyriques ; & il l'auroit été en effet, si une autre Dame de la Grèce ne l'avoit surpassé par ses talents. Mais *Corinne* remporta cinq fois le prix sur *Pindare*.

Les Dames d'aujourd'hui vont aussi triompher des Pindares nouveaux. Il arrivera dans peu de temps un changement surprenant en faveur des femmes. C'est ainsi que j'ai été informé de cet événement futur.

J'étois, il y a quelques jours, à l'Observatoire, où je tâchois de faire quelque découverte avantageuse à la société. Après bien des observations & des examens, je vis un phénomène qui me surprit extrême-

ment. O Ciel ! m'écriai je , ce que j'ai cru appercevoir est-il bien vrai ? Ne suis-je point dans l'illusion ? Voyons encore , vérifions de nouveau. Ce que j'avois pensé , ce que j'avois dis , je me mis d'abord en devoir de l'exécuter. Trois fois je recommençai mes opérations , & trois fois je découvris le même objet. Je vis une nouvelle constellation entourée d'une inscription conçue en ces termes : *Les hommes abusent de l'Empire des Lettres , les femmes le partageront au moins avec eux dès la rentrée des Classes de la S. Remy.*

Il semble que j'aurois dû me contenter d'avoir ainsi vérifié ce qui m'occupoit si fort auparavant ; mais l'esprit humain n'est jamais satisfait. J'avois employé tout ce qu'on peut avoir de meilleur en fait de micromètre , de lunette à longue vûe , de télescope ; car j'ai les chefs-d'œuvres de *Galilée* & de *Métius* : n'importe , je fus encore inquiet & rêveur durant quelque temps. D'un côté je disois en moi-même , peut-être les prétendus esprits forts ne voudront-ils pas m'en croire : d'un autre côté je disois , mais qui pourroit nier que l'auteur de la Nature ne soit le maître de faire connoître aux humains ses volontés comme il lui plaît ? Un Monogramme qui parut dans les airs avec cette inscription , vous vaincrés par ce signe :

relle fut la célèbre prédiction de la victoire que *Constantin* remporta contre *Maxence*. Quoique je respecte moins ma vision, j'espère qu'elle pourra bien aussi être vérifiée par l'événement.

Etant dans une affiette un peu plus tranquille, je retournai chez moi. Lorsque l'heure d'aller en visite fut arrivée, je me transportai chez une Dame où je vais d'ailleurs fort souvent. J'y trouvai une assemblée encore plus brillante qu'à l'ordinaire; elle étoit entièrement composée de personnes spirituelles & éclairées, dont le Dieu du goût auroit avoué le suffrage.

Comme j'étois occupé à saisir l'occasion de parler de ma découverte, une Dame de la compagnie sembla deviner à mon air que j'avois à dire quelque chose d'intéressant: elle me dit aussi-tôt, il me paroît, Monsieur, que vous avez quelque nouvelle à nous apprendre. Je me cru fort heureux d'être ainsi prévenu. Je fis à toute l'assemblée le détail de ce que j'avois vû. La plupart des Dames qui étoient présentes paroissoient transportées de joie; la Comtesse de R. prit cependant la parole, & me dit, Monsieur, vous voulés sans doute plaisanter, ou pour mieux dire, vous cherchés à nous amuser agréablement en nous parlant d'une chose qui doit beaucoup nous flatter; mais permettez-moi de vous dire:

Quelle vrai-semblance ! Quoi , nous autres femmes partager avec les hommes l'Empire des Lettres ! Serions-nous capables d'y réussir ? N'en doutés pas , Madame , lui dit l'Abbé de. Si je ne craignois de blesser votre modestie , & celle de ces Dames , en présence de qui j'ai l'honneur de parler , je n'irois pas chercher des preuves plus loin. Mais je vais en citer d'autres. Sans parler ici de Mesdames *Benyer & Fagnan* , dont on connoît l'esprit & la capacité , que n'aurois-je point à vous dire de Mesdemoiselles de *S. Phallier* , de *Lubert* , *Lussan & Monican* qui exercent leurs talents , ainsi que Mesdemoiselles *Fauque & Boismortier*. Combien d'autres exemples illustres & frappants pourrois-je citer , en nommant précisément Mesdames de *Graffigny* , de *Gomez* , du *Bocage & de Beaumont*. Les ouvrages nombreux , pleins d'esprit & d'érudition que nous tenons de leur plume délicate , & qu'elles augmentent tous les jours , ne décèlent-ils pas évidemment jusqu'où peut atteindre la capacité des personnes de votre Sexe ?

Deux de ces Messieurs qui étoient présents dirent aussi-tôt : Mesdames , il nous tarde fort que le temps de *la S. Remy* arrive pour devenir vos Ecoliers. Autant nous désirions autrefois de quitter le Collège , autant souhaitons-nous présentement d'al-

3 *Le Triomphe des Dames ;*

ler à votre école ; car je pense , disoit l'un d'entr'eux , que vous enseignerez l'un & l'autre sexe. O les charmantes leçons que je recevrai de votre bouche ! La Déesse de la persuasion va résider sur vos lèvres ; & vous régnerés sur tous les esprits ainsi que vous captivés déjà tous les cœurs. Telles que *Polymnie* , vous allés enchaîner toutes les oreilles par votre douce & naturelle éloquence. Que ces faux Rhéteurs qui ne cherchent qu'à éblouir disparoissent. Un temps plus heureux , des jours plus sereins vont succéder. Le règne de l'excellent , du vrai va commencer. Les neuf sœurs , ces femmes illustrées autrefois par leurs belles connoissances vont rentrer dans leur Empire que les hommes avoient usurpé. Les Lettres sembloient être tombées dans le discrédit entre les mains des hommes ; leur ancien lustre , & même une nouvelle gloire les accompagnera désormais. Les *Dénys* , les *César* , les *Auguste* avoient cru s'honorer beaucoup , & incomparablement plus que par leurs Sceptres en aimant les Lettres , en les cultivant , en les protégeant ; mais une fameuse Princesse en appella comme d'abus. Oui , *Julie* , le chef-d'œuvre des Muses & des Graces fut l'arbitre de l'esprit & des talents , comme elle étoit le modèle du bon goût. Mesdames , voilà votre appanage , il sera désormais de tous.

les héritages le plus glorieux. Et dès ce moment , je vous rends un hommage solennel & sincere , en choisissant *l'ortographe* des Dames : Quelle bisarrerie de la part des hommes ! Ecrire d'une façon , & parler d'une autre. Ce n'est point ainsi que vous agissés , Mesdames ; vous écrivés précisément de la même manière dont vous prononcés. Voilà ce qu'on doit appeller , & ce qui est en effet la véritable ortographe. Il me semble déjà vous voir assises dans les chaires publiques de ces nouvelles Ecoles si désirées ; il me semble vous entendre professer , & recueillir quelques gouttes de ce fleuve de miel qui doit découler de vos bouches vraiment éloquentes.

Madame de S. G. . . . , chés qui nous étions tous assemblés , répondit à ce compliment avec des termes si nobles & si énergiques , avec un ton si pathétique & un air si gracieux que toute l'assemblée fut ravie d'admiration. En finissant , elle ajouta à ce Monsieur qui avoit parlé. Le beau compliment de politesse & de congratulation que vous venés de nous faire , Monsieur , nous flatte infiniment ; souffrés cependant que je vous dise que vous avés fais rire mon fils. Hélas ! le pauvre enfant , après vous avoir entendu prononcer de si belles choses en notre faveur , vient de me

demander si l'on dira , Madame la *Professeur* ou *Professeuse* , Madame la *Recteur* ou *Rectrice* : Tout cela , à vous dire vrai , est fort plaisant. Mais il faut attendre le mot dont on se servira en nous donnant nos Lettres patentes. Cette décision fera règle. Tout le monde s'y conformera en se servant du même terme. Jusqu'à lors , on ne s'occupera point de ce mot ; car les François vont commencer à ne plus donner dans la bagatelle , ils aimeront les choses & le solide. Revenons donc au fond , & à la forme de notre nouvel établissement. Il me semble qu'il vaut bien la peine qu'on en parle ; & je doute fort que toutes les autorités du monde fussent capables de faire observer le silence à cette occasion. Pour moi , de la façon dont je connois le cœur & l'esprit humain , si je souhaitois qu'on gardât le silence sur quelque chose , j'emploierois toute mon autorité pour ordonner à ceux sur qui elle s'étendrait , de parler de cette affaire au moins cent fois par jour. Je suis assurée que dans huit jours on n'en entendroit plus dire un seul mot. Les uns prétexteroient un rhume ou un mal de gorge , les autres une foiblesse de poitrine ; & tous enfin des affaires qui doivent les occuper nécessairement , ou qui sont des causes plus que suffisantes pour être dispensés de la loi. C'est précisément

par ce moyen que lorsque je professerai, je prétends tirer le parti le plus avantageux des jeunes gens indolens, paresseux, & qui auront un dégoût marqué pour l'étude. Je leur interdirai sous peine de rigoureuses pénitences, de venir en Classe aussi-tôt que les autres, & de jamais étudier ce qu'on enseignera, ni de chercher aucunement à paroître en Classe pour se distinguer. Bien tôt on les entendra crier à l'injustice. On veut donc que je sois un ignorant, dira l'un: on me forceroit donc, dira l'autre, à rester inconnu, sans érudition, méprisable & méprisé d'un chacun. Oh! je veux qu'il soit question de mes progrès, & que personne ne l'emporte sur moi par les belles connoissances. De-là naîtra la diligence, l'émulation, l'amour de la gloire qui suppléera à celui du devoir, & qui procurera du moins les mêmes effets pour le bien de la société. Je ne puis, Messieurs, vous le déguiser. A ce moment même, je me sens déjà remplie de courage, & d'une noble ardeur pour fournir ma carrière. Je ne désespère plus que nous ne soyons parfaitement en état de répondre à cette prédiction si glorieuse pour notre sexe. Aveugles que nous étions, nous donnions encore dans un vieux préjugé, qui doit sa naissance à l'orgueil & à la vanité des hommes! Nous croyons n'a-

voir pas autant d'esprit & de jugement qu'eux ; & nous le croyons contre nos propres lumieres. Hé ! combien ne pourroit-on pas comper en effet de ces femmes , qui dans chaque siècle ont paru pour faire la loi aux hommes , & pour les diriger par leurs exemples ? La Nature a dans tous les âges réclamé ses droits. Les hommes n'ont jamais eu à notre égard une pacifique possession des Lettres. Si je remontois jusqu'aux siècles reculés , combien d'exemples en trouverois-je ? Mais je vais oublier pour un moment les *Hortense* , les *Téléphille* , les *Erinne* , les *Praxille* , les *Sapho* , & toutes celles qui ont vécu dans un âge trop éloigné de nous. Le dernier siècle & le notre ne fournissent-ils pas des exemples assez convainquants ? Qui a pu ignorer les noms & les ouvrages immortels des *la Fayette* , des deux *Deshoullieres* , des *la Suze* , des *Villedieu* , des *Dacier* , des *Sevigné* ? Mille-fois , n'a-t-on pas entendu dire , que l'Hôtel de la *Marquise de Lambert* , & celui de la *Présidente Druillet* étoient le rendés-vous des Sçavants , des gens d'esprit & à talents ; que c'étoient des Académies brillantes , & que ces Dames avoient assés de mérite & de belles connoissances pour y présider ? Les succès Littéraires de Mesdames *d'Encausse* , *Malenfant* & *Montégne* n'ont-ils pas été couron-

nés plusieurs fois à *Toulouse* dans les jardins de *Clémence Isanre*? Ce fut aussi notre sexe, qui le premier parut victorieux dans cette célèbre compagnie, juge souverain du bon goût, de l'éloquence, & de la belle Littérature: Mademoiselle *Scudery* remporta le premier prix à l'*Académie Française*. Mademoiselle *Bernard* y fut aussi couronnée trois fois, & trois fois encore à l'*Académie des jeunes Floraux*. Ces deux Héroïnes furent ainsi que Mademoiselle *Chéront* reçues à l'*Académie de Ricovrats de Padoue*. Le mot d'*Académicienne* enrichit en leur faveur les Dictionnaires de notre Langue. L'on vit d'autres Académies gémir sur la sévérité de leurs loix, qui ne leur permettent point de parer leur liste de ces noms illustres, & de s'associer un sexe spirituel & aimable. Mademoiselle de *Catellan*, qui fut la maîtresse de la plus ancienne Académie de l'Europe, en a été un des principaux ornements.

A des traits si marqués, que pourront opposer l'injuste prévention & l'orgueil des hommes? S'aviseront-ils encore de jouer les femmes Sçavantes? Trouveront-ils parmi eux un exemple égal à celui de Mademoiselle *Bernard*?

Mais c'est déjà trop s'arrêter sur une chose aussi évidente. Parlons présentement, dit cette Dame, des abus qui régner dans

14 *Le Triomphe des Dames ;*
les Colléges. Vous êtes en état , Messieurs ,
continua-t-elle , de nous en instruire. Quoi-
qu'il en coûte , il faut rendre hommage à
la vérité , sur tout quand il s'agit d'une
réforme qui paroît nécessaire.

Le Marquis de V.... commença à par-
ler le premier sur ce sujet. Il n'est que trop
vrai , nous dit-il , que les hommes abusent
de l'Empire des Lettres. Les Philosophes
eux-mêmes , ces hommes qui semblent ne
porter le *Sceptre de la Sagesse* que pour
annoncer qu'ils s'appliquent essentielle-
ment à faire régner la vertu dans les cœurs
de leurs disciples , ne leur expliquent pas
un mot de la *Science des Mœurs*. Ils se con-
tentent de la leur faire écrire , puis ils l'a-
bandonnent pour n'expliquer que des ques-
tions , ou inutiles à l'homme , ou peu in-
téressantes en comparaison de la *Morale*.
Hé ! Tout le reste est-il quelque chose au
prix de la vertu que la *Morale* apprend à
connoître , à aimer , à pratiquer ? N'est-ce
pas cette Science qui montre la nature &
la laideur du vice , qui enseigne à l'homme
la nécessité & les moyens de le fuir com-
me son ennemi le plus redoutable ? N'est-ce
pas elle qui nous apprend à nous étudier
nous-mêmes , à connoître nos passions , à
les vaincre ? Etude incomparable , & pour
laquelle seule l'homme semble être né !
Telles étoient les idées qu'en avoient con-

que quelques anciens Philosophes jusques dans le centre du Paganisme. Quelle honte pour des Philosophes Chrétiens, qui par leur caractère & leur profession sont des *enfants de lumière*, d'être plongés dans de plus épaisses ténèbres & de méconnoître, ou du moins de ne pas suivre le chemin qui conduit au souverain bien !

Je ne prétends pourtant pas qu'il faille absolument bannir des Ecoles la *Physique*, les différentes parties de *Mathématiques*, ni même ce qu'on appelle *Dialectique* ou *l'Art de raisonner*. Ces différentes études peuvent être utiles à la société, ainsi conservons-les ; mais autant qu'elles ne préjudicieront point à celle des Mœurs qui doit toujours avoir la préférence sur toutes les autres.

Le Chevalier de N..... fit ensuite une autre remarque très-solide. On enseigne, & l'on parle dans les Classes *l'ancienne Langue de Rome & d'Athènes*, tandis qu'on abandonne en quelque sorte *la Langue maternelle, la Langue du Pays* : aussi n'est-il pas rare de voir des Ecoliers au sortir du Collège, ou des prétendus Sçavants qui ont vieilli sur des Livres grecs & latins, ne sçavoir point s'exprimer correctement en François. Ce sont-là des exemples qu'on voit tous les jours.

Où trouver un Collège qui fasse profession d'enseigner la *Géographie & l'His-*

toire , de donner des principes de politiques , de *maniment des affaires* , de commerce & de société pour la vie civile ? Excepté quelques principes sur la Religion , ne peut-on pas dire qu'on enseigne dans la plupart des Colléges mille choses inutiles ? Il seroit à souhaiter que les jeunes gens en quittant ces lieux , trouvaient des Ondes semblables à celles du fleuve *Léthé* , pour leur faire oublier une partie de ce qu'ils ont appris. Il seroit plus aisé de les rendre sociables , & de leur apprendre ce qu'il convient de sçavoir dans le monde. Puisque ceux qui enseignent les différentes parties de la Philosophie , prétendent que ce sont-là des études fort utiles , pourquoi ne les enseignent-ils pas dans une Langue intelligible à tous ceux du Pays , qui ont bonne volonté de s'instruire , afin qu'ils puissent en profiter ? Ne seroit-on pas tenté de regarder les Maîtres qui tiennent une conduite opposée , comme des ennemis du bien public ? En effet , il ne tient qu'à eux de le procurer en se mettant à la portée de tout le monde ; & ils ne veulent point le faire , lors même qu'ils le pourroient sans peiner davantage.

Je ne me plaindrai point comme font plusieurs autres , que des *Sophistes* orgueilleux viennent nous débiter les *rêveries d'Aristote* avec des termes intelligibles , qui

effarouchent la plupart des jeunes gens. Il faut avouer qu'il y a des règles pour perfectionner le raisonnement, qu'elles sont des guides qui nous empêchent de nous égarer, qui nous font appercevoir les erreurs des autres. Mais il faudroit les proposer ces règles d'une maniere qui les fît aimer, sous un point de vûe agréable. Les proposer sous des termes qui inspirent du dégoût, qui donnent de l'aversion, & vouloir néanmoins qu'on les aime, qu'on s'y applique : c'est ce que j'appelle ne pas raisonner en voulant enseigner la méthode du raisonnement. J'ai toujours été surpris, & je le suis encore, que d'habiles Maîtres, ou du moins ceux qui passent pour tels, n'aient pas donné ces règles sous des termes de notre Langue, & qui signifiaient quelque chose. S'ils ont tenté de le faire, & qu'ils n'aient pu réussir, de quel front osent-ils exiger qu'on les regarde comme des gens d'esprit, tandis qu'ils n'ont pas celui d'enlever les ronces & les épines, qui font regarder comme impraticable l'avenue du *Licée*, où ils souhaitent nous introduire ?

Pourquoi ne traite-t-on pas la Philosophie comme l'a traitée *Descartes*, cet homme qui semble avoir été envoyé du Ciel pour apprendre à sa Nation à penser, & à raisonner selon la Nature de l'homme ?

S'il a suivi les règles de l'Ecole , c'est en les débarrassant de ce qu'elles ont d'épineux. L'air de contrainte n'y paroît point. Les *Fontenelle* , les *Pluche* n'ont été si fort goûtés , que parce qu'ils ont su comme *Descartes* , nous proposer une Philosophie plus riante , plus humaine que le Pédantisme des Classes.

Combien verroit-on de jeunes Seigneurs , de gens de la première qualité fréquenter les Ecoles de Philosophie , si l'on enseignoit en Langue maternelle , ou si l'on avoit déjà défriché les premiers abords qui inspirent la frayeur. On a déjà reconnu la nécessité d'enseigner une partie des *Mathématiques* , & d'en faire soutenir les *Thèses en François* , pourquoi n'en reconnoît-on pas de même la nécessité , ou du moins l'utilité pour toutes les autres parties de la Philosophie ? On ne peut s'empêcher d'avouer que ce que je dis est vrai : il faut donc se déterminer à le mettre en pratique. Ces Philosophes ingénieux diront peut-être pour raison , si toutefois c'en est une , que c'est la mode d'enseigner en latin & non en françois ; mais je leur réponds que s'ils sont esclaves de la mode , lorsqu'elle est contre le bien public , ils sont indignes du nom de *Philosophe* , & qu'on le prodigue à leur égard. Pour moi , jamais je ne m'affervirai jusqu'à ce point.

Un aussi vil esclavage que celui de ne pas secouer le joug à une mode pernicieuse à la société, ne fut jamais supporté par un bon Citoyen. Que sera-ce donc, si cette mode est encore contraire au bien de la Religion ? C'est précisément le cas où l'on se trouve à l'occasion de la Philosophie latine. Chaque année, il y auroit peut-être dix fois autant de personnes qui assisteroient aux leçons, si elles se faisoient dans la Langue du Pays. La plupart des jeunes gens y apprendroient à devenir des Citoyens utiles, à régler leurs mœurs. On leur prouveroit la spiritualité & l'immortalité de l'ame, l'existence d'un Dieu, qui par essence est un Etre infiniment parfait, Rémunérateur de la vertu, & Vengeur du crime. Ces connoissances les engageroient à être vertueux par les vûes, & les motifs que fournit la Religion. Par-là, l'impiété seroit convaincue, & bien-tôt elle seroit détruite.

Le Baron de M.adversaire pour le moins aussi redoutable, se mit aussi sur les rangs. C'est ainsi qu'il s'exprima. Voilà bien des abus considérables que ces Messieurs viennent de relever ! Il me semble pourtant qu'il y en a encore beaucoup d'autres, & dont le *Traité des Etudes de Rollin* n'a point fait mention non plus que de ceux dont on vient déjà de parler. Je vais vous en rapporter un. On devroit en-

feigner la *Réthorique* en françois au moins dans la moitié des Colléges de Paris. Puis-
qu'elle est l'Art de persuader & démou-
voir ; avantage que les Rétheurs font son-
ner si haut , pourquoi ne se mettent-ils pas
à la portée de tout le monde ? J'avouerais
volontiers qu'il est bon de voir , de con-
noître les originaux ; aussi n'avançai - je
point qu'on doive entièrement bannir des
Ecoles le grec & le latin. Mais je voudrois
que cela fût réduit à un certain point ; &
je ne crains pas de dire qu'il seroit beau-
coup plus utile à l'Etat qu'il y eût pour le
moins autant de Colléges , où l'on ensei-
gnât la *Réthorique* dans une Langue , dont
les Sujets pourroient tirer profit. Nous
comprendons tous le françois , mais il n'en
est pas ainsi du grec ou du latin.

Je voudrois même qu'à un certain nom-
bre de Citoyens , on ne fît jamais voir les
Auteurs anciens pour en devenir , comme
il arrive très-souvent , des Copistes , ou des
Imitateurs serviles. On enchaîne les talens
& les facultés de notre ame. Il faut donner
de l'essor à l'esprit , & lui inspirer la liberté
de penser de source.

Qu'on ne me dise point que notre Lan-
gue n'a pas autant d'énergie , de force , d'é-
lévation que celle d'Athènes ou de Rome.
Ce seroit la méconnoître. Est-ce que l'élo-
quence des *Éleebier* , des *Fénélon* , des *Bos-*

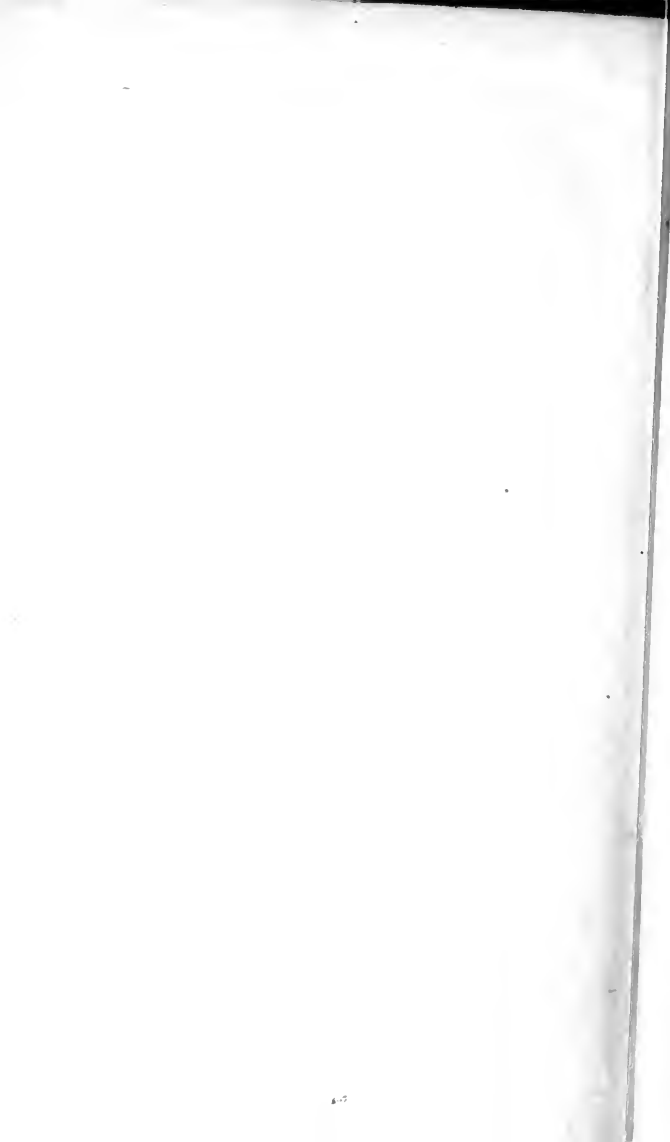
ſuet ne vaut pas bien celle de *Demosthène* & de *Cicéron* ? Il n'est qu'un aveugle ou un injuste préjugé en faveur des anciens qui puisse soutenir le contraire. Et ne pourrois-je pas citer mille endroits des ouvrages de M. l'Abbé *d'Olivet*, où sa traduction égale tout au moins l'original ? Oui, la vraie éloquence est fondée sur la Nature. Elle est de tous les siècles, de tous les climats, & de toutes les Langues. C'est donc la méconnoître, en abuser, nous faire tort que de ne pas nous la donner dans une Langue qui nous est familière. C'est vouloir priver l'Etat d'une infinité d'excellents Orateurs qui dans cent occasions différentes seroient des Peres ou des soutiens de la Patrie, qui démasqueroient les méchans, qui poursuivroient le crime, & qui défendroient l'innocence opprimée.

Voilà sans contredit bien des abus, reprit Madame de C..... Je ne crois pourtant pas que pour les réformer, nous enseignions dès cette année même les personnes de l'un & de l'autre sexe, ainsi qu'on a voulu l'insinuer. Mais si dans quelque temps les hommes n'employent pas une meilleure méthode d'enseigner, ils seront entièrement privés des Colléges ; & notre sexe les aura tous à sa disposition. Nous y ferons régner essentiellement la vertu & le bon goût. Nous ne marcherons point sur

les traces de quelques personnes de notre sexe ; car il faut l'avouer , il y en a eu dont la science n'a servi , ce me semble , qu'à les rendre plus vicieuses. Nous espérons éviter des écueils si dangereux & si funestes. Ce qu'il y a déjà de certain , c'est que dès le *premier d'Octobre* , nous aurons aussi bien que les hommes des Ecoles publiques : nous partagerons au moins l'Empire des Lettres , & nous parviendrons à y donner le bon ton d'enseigner. On ne fera aucune difficulté d'approuver un établissement aussi utile. Il ne présente rien qui soit défendu par les loix ou réglemens de la Monarchie ; une telle Domination n'est point contraire à la *Loi Salique*.

Ne semble t-il pas que la Nature ait voulu faire connoître ses desseins d'une autre maniere que par cette inscription dont nous avons parlé ? Madame du *Chazet* avoit déjà paru comme une Aurore ; mais le même jour précisément que M*** vit ce phénomène à l'Observatoire , Madame *Myre* donna au Public un ouvrage qui est un autre prodige également surprenant. C'est le *Quadricide* , ouvrage de Géométrie , où elle découvre à un Sçavant d'entre les hommes , les paralogismes qu'il a faits dans sa prétendue démonstration de la Quadrature du cercle. Ici se manifeste encore plus clairement le Triom

phe pour le Beau-Sexe ; & c'est une chose trop connue pour que personne ne puisse la révoquer en doute. Oui , aujourd'hui même , Mademoiselle *d'Agnesi* professe publiquement les Mathématiques à Bologne.



LETTRE

A M. DE LI***

SUR

LA SUPPRESSION

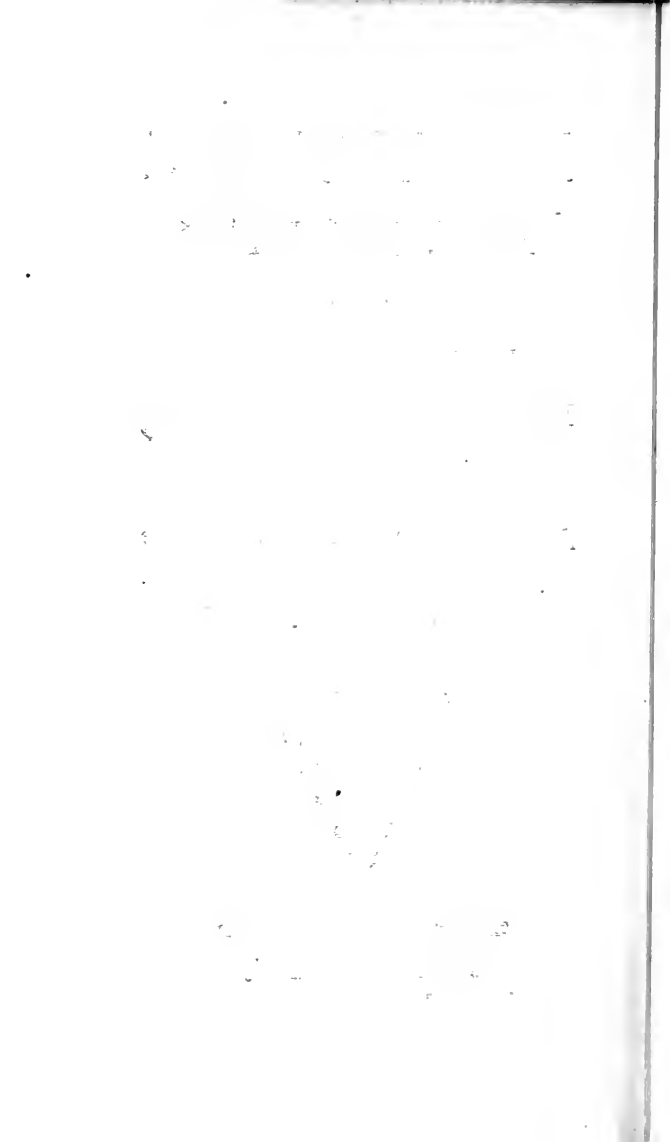
DES SOUS-FERMIERS,

ET

*L'AVANTAGE DE LA
simplicité dans la perception
des Impôts.*



M. DCC. LV.



LETTRE
A M. DE LI***

SUR LA SUPPRESSION
DES SOUS-FERMIERS,

ET

*L'AVANTAGE DE LA
Simplicité dans la perception
des Impôts.*

QUE je vous plains, MONSIEUR, de vous trouver fixé en Province, ou par votre modestie, ou parce que vous avez de la fortune, & qu'elle n'est que médiocre ! Paris vous offriroit une multitude de scènes qui se succèdent rapidement ;

A

elles vous intéresseroient comme citoyen & comme amateur des arts, elles vous fourniroient à penser comme Philosophe; vous iriez à notre Théâtre vous former à l'amour de la patrie, à l'attachement le plus inviolable pour les Princes; & la même Pièce, féconde en préceptes, vous donneroit par surcroît des leçons de fidélité conjugale, qu'elle ne sembloit pas promettre. Vous verriez de plus près les démarches adroites d'un Corps, pour lequel notre respect n'eut jamais besoin de causes étrangères; sa sourde activité prétextant de faire enfin cesser l'injustice si souvent reprochée de ses répartitions, travaille à loisir à rédiger par écrit le système de son indépendance. Vous admireriez le zèle & la vigilance du premier Tribunal, qui renonçant à son repos pour procurer celui d'un plus grand nombre

de familles , se trouve en même tems plus à portée de maintenir l'ordre public & l'exécution des Loix.

Mais ce qui vous frapperoit le plus , ce seroit la révolution dans les Finances , qu'il vous seroit aisé de lire sur le visage de cette portion brillante des Citoyens dont les habits annoncent l'opulence , & quelquefois le goût. On supprime tous les Soufermiers , ce séminaire de la premiere Finance , cet ordre d'hommes qui s'enrichissant par les détails , s'appauvrissent assez souvent en gros , en luttant imprudemment contre un luxe qui obscurcit le leur. Un homme de néant va présenter à son Souverain vingt cautions de plus , pour traiter avec lui du recouvrement d'une partie de ses revenus ; c'est-à-dire , qu'il va y avoir soixante Fermiers Généraux au lieu de quarante. Voi-

là la nouvelle qui surprend, qui réjouit, qui afflige, qui inquiette presque tout le monde.

Le peuple imbécille applaudit à ce changement, précisément parce que c'est un changement, ou peut-être aussi parce que voyant diminuer le nombre de ceux qui vivoient sur lui, il croit qu'il aura moins à fournir à l'avidité des Traitans. Il ne fait pas d'attention que puisqu'il en paroît sur la scène vingt nouveaux de la première classe, il devrait plutôt regretter, pour me servir de l'Apologue de Vespasien, ces mouches abreuvées de son sang, auxquelles on en substitue de nouvelles.

Si j'en croi des troupes d'Auteurs & de beaux esprits fort affligés, cantonnées à présent chez les Libraires, ce changement porte un coup mortel aux Belles-Lettres. Il y avoit autrefois entr'elles & la Finance un assez

grand intervalle : fieres de leur origine , elles la dédaignoient avec un orgueil sauvage ; elles la trouvoient gaie sans agrément , magnifique sans goût , altiere avec bassesse , prodigue sans discernement ; tout commerce avec elle leur auroit paru une mésalliance , une sorte de profanation. Soit besoin , soit défaite des préjugés , les Musés s'étoient adoucies , & à l'exemple de nos Grands , elles ornoient les tables de ces Méce-
nes que voilà qu'on leur enleve.
Que dirai-je de l'Architecture , de la Sculpture , de la Peinture ? Non pas à la vérité de celles qu'offrent à nos yeux les restes de la belle Antiquité , & qui décoroient les Portiques d'Athenes , les Théâtres de Rome , les Temples de l'ancienne Grèce , mais de cette Architecture née de nos jours , où l'on a substitué l'élégance à la noblesse ,

les ornemens recherchés à la simplicité & à la grandeur, de cette Peinture & de cette Sculpture où la mignardise & l'af-féterie tiennent la place de la beauté, & le caprice, de la liberté & de la hardiesse, arts tous modernes, qui perdent, en les perdant, leurs Patrons, & presque leurs Inventeurs.

D'autre côté, les politiques prennent la chose plus sérieusement, à leur ordinaire, & tiennent que ce changement ne fera pas moins de mal à l'Etat que la révocation de l'Edit de Nantes. Cette révocation a privé la France d'Artistes célèbres, de Commerçans opulens & laborieux, d'Ouvriers utiles dont elle a enrichi l'étranger. Elle a détruit presque toutes nos Manufactures & ébranlé notre commerce. Faut-il donc toujours que nos voisins s'enrichissent de nos pertes, & que la France forme

les autres peuples à ses dépens? Qui ſçait, ajoutent-ils, ſi les Partifans ainſi diſgraciés, devenus inutiles à leur patrie & à eux-mêmes, n'iront pas communiquer aux autres Puiffances ces projets de nouveaux Impôts qu'ils enfantent tous les jours avec douleur, ces préambules ingénieux d'Edits Burſaux, dans leſquels toujours l'utile néceſſité de remédier à quelques abus fait établir ou de nouveaux Offices, ou de nouveaux droits, ou de nouvelles formalités de Juſtice? Le Comte de Bonneval a discipliné les Troupes Ottomanes, & les a rendues plus redoutables aux Princes Chrétiens. Ne pourroient-ils pas auſſi, ſi leur tendre attachement à la Religion ne les retient, aller chez le Grand-Seigneur échanger la ſimplicité de ſes Impôts, & l'enrichir par la multiplicité de leurs découvertes? Que ſeroit-ce, ſi après que nous

avons rendu nos voisins égaux à nous , & dans le commerce & dans la discipline militaire , nous perdions encore cette supériorité que nous donne sur eux le grand art des Finances ?

Pour moi , MONSIEUR , sans me livrer à des craintes qui peut-être ne vous paroissent pas bien sérieuses , je rends sincèrement hommage au zèle & au patriotisme du Ministre dont ce changement est l'ouvrage. S'il doit en effet être avantageux à l'Etat , je m'en réjouis d'avance comme citoyen , mais je m'en afflige comme homme. Soyez le Juge de quelques réflexions que vous verrez aisément que l'humanité & l'amour du bien public ont dictées.

Dans la forme présente de l'administration de nos Finances , on peut établir pour principe qu'il faut que le Roi perde , pour me servir d'une ex-

pression modérée, & perde beaucoup. Cela posé, lequel vaut le mieux que soixante personnes gagnent avec lui, par exemple, trois cens mille livres par an, ou six cens personnes chacune trente mille livres ?

Du côté du Souverain, il est certain qu'il est plus digne d'un Roi, l'amour de ses peuples, qui regarderoit comme perdu un jour qu'il n'auroit pas marqué par ses bienfaits, de faire le plus d'heureux, lorsqu'il le peut sans intéresser davantage ses Finances.

N'est-il pas aussi plus avantageux à ceux qui reçoivent ses bienfaits, de se trouver ainsi multipliés ? Leurs richesses moins grandes les rendent moins odieux. La haine des peuples, presque nécessairement attachée à leur état, se partage sur un plus grand nombre d'objets ; leur médiocrité les mettant plus

de niveau avec les autres Citoyens , rend leur fortune & plus sûre & plus gracieuse , pour qui sçait vraiment jouir.

Enfin , par rapport à l'Etat même , (je parle suivant notre système actuel de Finance qu'on auroit pû d'abord rendre plus simple & meilleur) la multiplicité des Traitans n'enrichit-elle pas un plus grand nombre de familles ? Ne fait-elle pas circuler l'argent par un plus grand nombre de canaux nécessaires , & qui ne s'ouvrent pas pour le luxe seul , comme dans le cas d'un petit nombre de Fermiers ? Ne forme-t-elle pas plus de Citoyens aisés ? Et par-là ne rend-elle pas plus commune cette politesse , cette urbanité , cette Litterature aimable que l'opulence ne donne pas toujours , mais qu'elle met au moins en état de procurer aux autres par une belle éducation. De-là plus

de récompenses ouvertes au travail des inférieurs ; car enfin , quoiqu'il devienne criminel lorsque l'avidité fait perdre de vue le bien public , renfermé dans de justes bornes , il mérite d'être excité. Enfin , par-là vous épargnez au peuple le spectacle affligeant des fortunes rapides de ces hommes nouveaux , fortunes toujours enviées , & souvent suspectes. Ces enfans de la terre sont-ils donc chargés de représenter pour l'Etat ? A quel titre leur faste offusque-t'il nos Princes , efface-t'il nos grands Seigneurs ? Faut-il , pour l'honneur du Royaume , qu'ils puissent dire , comme autrefois Aman , si l'esclavage avoit lieu parmi nous :

Dans les mains des Persans jeune enfant
apporté ,

Je gouverne l'Empire où je fus acheté ,
Mes richesses des Rois égalent l'opulence :

Et ne peuvent-ils vivre sans nous insulter par de superbes Palais : sans asservir la Seine au caprice de leur luxe , sans voir de leur lit la Capitale rangée en amphitéâtre autour de leurs pavillons , sans ménager dans leurs bosquets des demi-jours à leurs plaisirs , des gazons à leurs chûtes ?

Il est donc sensible que dans un système de Finances aussi compliqué que le nôtre , aussi plein de parties , aussi accablé sous le poids des détails , & dans lequel l'Etat veut bien perdre tous les ans une certaine somme , il est plus utile que plus de personnes en profitent. Combien ces raisons n'ont-elles pas plus de force aujourd'hui qu'il s'agit , non d'admettre une certaine quantité de familles à gagner dans les revenus du Prince , mais de réduire à la mendicité ces mêmes familles , dont

les Chefs ont compté ou dû compter sur la durée de cette forme d'administration, s'y sont consacrés dès la jeunesse, ont perdu toute autre vûe d'établissement, & ne peuvent plus penser à un autre état. Leur fortune étant toute mobilière, croyez-vous qu'on ne verra pas augmenter l'usure déjà si commune, malgré l'attention des Magistrats ? Pensez-vous que ces hommes sans places, forcés de soutenir leurs familles, pourront toujours se refuser au desir ou au besoin de gagner par des voyes obliques ce qu'ils ne peuvent plus espérer d'un gain plus légitime ?

Tel est, MONSIEUR, le malheur des Etats, qui n'ayant pas d'abord préféré des voyes simples dans les différentes parties de l'administration, se trouvent dans la suite obligés de se réformer ; ils ne peuvent, sans

ébranler bien des fortunes particulières, recourir à des moyens dont ils ont reconnu trop tard l'avantage. Car enfin elles existent, ces voyes simples, mais notre vanité commence par les rebutter, blessée de ce qu'elles n'offrent rien de mystérieux, rien de recherché, rien de difficile. Nous appellons barbares les Peuples chez lesquels on perçoit cent mille tomans aussi aisément qu'on en perçoit cent; & à la fin, après avoir employé la quarantième partie des Sujets à recouvrer les Tributs, après avoir établi plus de trois cens Tribunaux pour en connoître, nous regrettons de ne les avoir pas imités. Tant de fortunes seroient-elles aujourd'hui en péril, si les Tributs se percevoient chez nous aussi simplement que chez un Roi des Indes, dont parlent quelques Relations? Le sage Législateur que la mort

nous a enlevé cette année , inclinait pour la Régie des Tributs, excepté cependant de ceux dont la nature y répugne par leur extrême détail , par les poursuites qui en naissent , par les fraudes qui en résultent. Chez ce Peuple Indien il y a six Impôts seulement : deux sont en Régie , l'un sur les personnes , réglé invariablement suivant leur âge , leur classe , leurs facultés , & le nombre de leurs enfans , & payé par les Bonzes & les Fakirs comme par les autres Sujets ; l'autre , d'une quotité fixe , sur les terres , & le produit s'en porte des Chefs de chaque Village au Receveur du district , de celui-ci au Receveur de la Province , de ce dernier au Trésor du Prince. Par-là cesse l'arbitraire de nos Tailles , l'injustice de la solidité qui accable une Communauté de l'indigence ou de la faveur d'un de ses

membres , & la difficulté de faire aux peuples quelques remises dans des tems favorables.

Deux autres sont en Ferme ; le Domaine & les Douanes ; la perception en est aussi simple , ce Domaine n'étant autre chose que les terres , qui dans les différentes Provinces appartiennent à la Couronne , & non une infinité de petits droits litigieux , d'une interprétation captieuse & difficile , & gênans pour la liberté des Contrats. Tous deux s'afferment , non à des Compagnies qui se forment dans la Capitale , surprennent ou arrachent du Souverain de nouvelles Loix d'où naissent de nouveaux procès , mais à des Citoyens domiciliés sur les lieux , à qui il n'est permis d'en affermer que jusqu'à une certaine concurrence. Par là , sans rien diminuer de la simplicité , le gain se fait & se répand sur les lieux-mêmes , plus

de familles y participent , les deniers publics courent moins de risques , les Citoyens arrachés du fond de leur demeure , ne viennent pas plaider jusqu'au Tribunal du Prince contre des Traitans redoutables , les Provinces ne sont point vexées par des armées de Préposés & de Commis , qui se dérobaient à l'agriculture & aux arts mécaniques , ne connoissent d'autre mal que leur indigence actuelle , & souvent d'autre crime que de n'être pas assez attentifs sur les intérêts de leurs Maîtres ; & la facilité qu'a chaque particulier de se procurer l'avantage de la perception des Tributs sans bassesse & sans intrigue , semble en diminuer le poids.

Les deux derniers , qui sont en privilège exclusif , sont deux denrées , l'une d'un usage à la vérité nécessaire , mais qu'on ne force pas les Citoyens d'acheter

au-delà de leurs besoins ; l'autre d'un usage assez inutile , mais que la mode , & peut-être la vanité ont accréditée. Le Prince en a des Magasins dans chaque Province , & le Privilège de la vente s'en accorde ou à celui du lieu qui a le plus d'enfans , ou à des Marchands qui ayant fait leur commerce avec honneur , se trouvent réduits à une situation fâcheuse par des malheurs qu'on ne peut leur imputer. C'est ainsi que le Gouvernement encourage à peu de frais la population qui paroît assez négligée parmi nous ; c'est ainsi qu'il empêche par des voies bienfaisantes cette multitude de banqueroutes , qui souvent légitimes en elles-mêmes , sont frauduleuses dans l'énonciation des dettes actives & passives , par la nécessité d'assurer sa subsistance , fraude que n'a pû encore empêcher la sage sévérité de nos Loix.

6

3/2

30

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
University
Date**



a339003



009526434b

